

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: / Pagination continue.
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



1878.

LECTURES DU SOIR.

LE FOYER DOMESTIQUE,

JOURNAL MENSUEL.

Littérature, Histoire, Biographies, Voyages et Légendes.

Rédigé par un Comité d'Écrivains Catholiques.

UN MORCEAU DE
MUSIQUE
CHAQUE MOIS.

Les lettres doivent être adressées à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

TROISIÈME ANNÉE.

OTTAWA

1er AOUT 1878.

ABONNEMENT

\$2 par An,

PAYABLE D'AVANCE

ou

\$3 dans le cours de l'année.

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

SOMMAIRE.

	PAGES.		PAGES.
Littérature.		Collaboration.	
La Fille du Brigand (Nouvelle), par Eugène L'ECUYER.....	361	Ste. Anne et le Canada, par Joseph BEAUCHAMP.....	393
Forestiers et Voyageurs (Étude de Mœurs), par J. C. TACHÉ.....	379	Célébration du 25e anniversaire de la fondation de l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa (<i>Suite</i>).....	396
Poésies.		Légendes.	
Le Chant d'une Mère Indienne.....	379	La Présentation de Marie au Temple... ..	401
Le Livre du Bon Dieu, par M. WILFRAN.....	385	Le Repentir, par Fernand CABELLERO... ..	404
L'Ange Gardien.....	385	Maximes et Pensées.	
Musique.		Diverses pensées.....	389, 400, 404
L'Orpheline, Romance.....	386	Les petits Oiseaux.....	393
Biographies.		Le Crucifix.....	395
<i>Galerie des Hommes Illustres:</i>		Archéologie.	
St. Vincent de Paul.....	388	Inscription et Monument de Mgr. de LAVAL, 1er Evêque de Québec.....	403
<i>Galerie des Femmes Célèbres:</i>		Monument de CHAMPLAIN, 1er Gouverneur et Fondateur de Québec.....	404
Madame de Sévigné, par N. A. DUBOIS.....	393	Variétés.	
Bibliographie.		Les deux Visions, par l'abbé Th. BLANC.....	405
De l'Avenir du Catholicisme et du Protestantisme, par M. l'abbé MARTIN.....	400	Concours Littéraire de l'Ins. de Québec.....	407
Le Séraphique Saint-François, par Mgr. de SEGR.....	401	Avis Important de l'Administration du <i>Foyer Domestique</i>	407
Le Sacerdoce, par Mgr. ISOARD.....	401	Avis aux Ex-Agents.....	408

Bulletin des Annonces.

Comme le *Foyer Domestique* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DU Foyer les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de tous les bourses

LES

Meilleurs Instruments,
AUX PRIX
LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues
de la Maison
" **CORNISH** "

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent, avant que vous n'avez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & Cie.
Washington, New Jersey.

F. Martineau,
PEINTRE ET VITRIER,

Nos. 501 et 505,

Rue Ste. Catherine,

A toujours en mains un assortiment complet.

d'Huiles,
Peintures,
et vitres,

de toutes espèces et qualités qu'il vend à des conditions favorables, et à des prix extrêmement réduits.

On sollicite une visite.
Montréal, Janvier 1878.

CHANTS D'ÉGLISE.

Un **Sanctus**, Chœur à deux voix, avec accompagnement d'orgue est mis en vente à l'imprimerie du *Foyer Domestique*.

Aussi

Prosternez-vous ! Cantique pour l'Élévation.—Grand Chœur avec Duo.
PRIX:—50 Cents pour 12 copies.
Ottawa, 1er Juin 1877.

Les Machines à Coudre

SINGER

281 Rue Notre-Dame,
Montreal.

La nouvelle *Machine à coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de *Machines à coudre* vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871, la vente fut de	181,260
En 1872 do do	219,758
En 1873 do do	232,444
En 1874 do do	241,679
En 1875 do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourleur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'Agent,
281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

MACHINES A COUDRE .

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,
MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862) Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les *Machines à coudre* de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux cotés de l'article cousu.

Les Qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.
2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effilera ni se découdra.
3. Economie du fil.
4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.
5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.
6. Simplicité et perfectionnement de construction.
7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les *Machines* sont envoyées dans toutes les parties du pays avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prêt à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement, pour notre fidélité à cet égard nous en appellons aux milliers qui se servent de nos machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande. S'adresser à l'Agent

Nos. 1 et 3, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

C. B. MAJOR,

AVOCAT,
PAPINEAUVILLE, P. Q.

Abonnement.

Ce Journal paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 48 pages, double colonne. Le prix de l'abonnement est fixé comme suit :

CANADA.....\$2.00
 ETATS-UNIS.....\$2.20
 EUROPE.....\$4.00
 (Payable d'avance.)

Pour ceux qui ne se conformeront point à cette règle, l'abonnement est de \$3.00, payable à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLE.



L E

FOYER DOMESTIQUE.

JOURNAL MENSUEL.

Administration.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, impressions, &c., &c. doit être adressé à Mr. l'ADMINISTRATEUR du Foyer Domestique, à Ottawa, franc de port.

✉ Lettres d'argent enregistrées.

Littérature, Histoire, Beaux-Arts, Biographies, Voyages et Légendes.

Littérature.

L A

Fille du Brigand.

NOUVELLE.

I.

Une Première Entrevue.



IL ÉTAIT à la fin d'une journée de septembre; le soleil venait de disparaître derrière les montagnes et ne mêlait plus à leur sombre verdure que les derniers reflets d'une teinte de sang. De gros nuages couleur d'encre roulaient rapidement dans l'atmosphère et commençaient à jeter sur la nature l'ombre d'une nuit d'orage et de terreur. On entendait au loin le sourd murmure des flots du St. Laurent, le bruit monotone de la chute de Montmorency, le sifflement du vent qui s'engouffrait violemment dans les sentiers tortueux qui avoisinent la porte Saint-Louis et se brisait avec fracas sur les vieux murs qui les bordent. Déjà l'écho des solitudes répétait par intervalle les roulements du tonnerre

et l'éclair sillonnait les ombres de la tempête.

Huit heures sonnaient aux horloges du quartier Saint-Louis; les rues de Québec étaient désertes; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte et qu'ils passaient dans des transes horribles. Québec vivait alors (1) dans une épisode de sang: époque à jamais mémorable dans les annales du crime, à jamais ineffaçable sur les murs des prisons; époque de dégradation, où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime!

Une seule lumière brillait encore dans une petite auberge du faubourg Saint-Louis, unique et mauvais refuge qu'avaient pu trouver trois jeunes gens, surpris par l'orage, qui venait de commencer avec les symptômes les plus menaçants. C'était une chétive cabane, basse et humide, autrefois peinturée, surmontée d'une énorme enseigne portant en grosses lettres jaunes cette inscription :

AUBERGE DU FAUBOURG ST. LOUIS

PAR

Mme. LA TROUPE.

Quatre petites fenêtres dont les vitres avaient été presque toutes cassées et remplacées par des fonds de chapeau et de gros paquets de linge, éclairaient ce taudis. On y entrait par une porte enfoncée dans le sol et, après avoir descendu dans l'intérieur trois ou quatre

(1) 1844.

degrés, on se trouvait vis-à-vis d'un comptoir peint en bleu foncé, où étaient réunis pêle-mêle des mesures sales et rouillées, des verres estropiés, des bouteilles vides et renversées. Les murs avaient été jaunies et tachés par la fumée d'une mauvaise lampe suspendue au plafond et qui répandait dans l'appartement une lumière blafarde, et une odeur forte et désagréable.

Dans le fond de cette première chambre, on apercevait une autre porte vitrée qui donnait dans une espèce de salon un peu plus relevé, destiné aux *gentlemen*. Cette chambre n'était éclairée que par deux vitreaux entourés de mauvais rideaux tout troués, mais assez propres. Une longue table carrée la traversait d'un bout à l'autre ; vis-à-vis était un sofa de paille, fixé au mur, au-dessus duquel était représenté, sur une toile peinte et d'une manière assez peu fidèle, le portrait de Napoléon.

Enfin trois chaises de bois et une petite table ronde complétaient tout l'ameublement de ce salon où étaient réunis en ce moment nos trois gentils-hommes que nous nommerons Stéphane, Emile et Henri, auxquels l'hôtesse faisait les compliments et les demandes d'usage.

Mme. La Troupe était une femme d'environ trente ans, grande, robuste et assez bien faite. Elle conservait encore un reste de beauté peu commune ; mais ses traits autrefois réguliers avaient été bouleversés par l'eau de vie, ses yeux rougis par des veilles continuelles, et son large front s'était couverts de rides précoces et de cicatrices. Malgré ces désavantages extérieurs, Mme. La Troupe savait plaire par ses manières polies et engageantes, par son sourire gracieux et avenant, par le ton d'élévation qu'elle savait prendre avec des gens qu'elle croyait devoir respecter et qui lui paraissaient appartenir à une classe assez élevée.

Aussi, en présence de ses nouveaux hôtes, Mme. La Troupe ne négligeait rien pour leur faire une réception dans les formes, elle montra tant de grâces, tant de politesse exquise, que nos jeunes gens avaient cru avoir affaire à une Dame de première qualité, s'ils n'avaient eu dans ce qui les entourait une preuve suffisante du contraire.

—Eh bien ! messieurs, leur dit-elle, en donnant un de ses sourires les plus mignons, que prenez-vous ce soir ? un

verre de bière ? un verre de vin chaud ? Ce dernier, je crois, serait préférable, n'est-ce pas ? Au reste, choisissez, messieurs, j'ai du vin supérieur en bouteille, de la bière fraîche, du gin de Hollande, du brandy.....

—Emportez-nous du vin, madame, dit Stéphane qui, en remarquant l'air d'affectation que Mme. La Troupe prenait, ne put s'empêcher de rire en levant les épaules.

—C'est bien, monsieur, vous allez être servi dans l'instant.

Et Mme. La Troupe se retira en saluant avec courtoisie.

—Quelle air de dégradation, dit Stéphane en s'adressant à ses amis ; et pourtant n'est-il pas étonnant de rencontrer dans une femme qui ne vit qu'avec le rebut de la société un tel raffinement de politesse ?

—En effet cela paraît drôle, dit Emile ; mais n'allez pas croire, Stéphane, que cette femme a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

—Comment, savez-vous cela ? dit Henri.

—C'est une simple supposition que je fais, Henri, et je la crois assez fondée ; il n'est pas possible qu'une femme puisse apprendre la politesse avec des gens qui l'ignorent absolument ; la politesse ne s'acquiert qu'avec une bonne éducation.

—Vous avez raison, Emile, dit Stéphane ; cette femme peut avoir et doit nécessairement avoir été bien élevée ; qui sait ? elle appartient peut-être à une famille respectable ; il y a tant d'exemples à présent qui nous prouvent qu'une pareille dégradation est possible et même facile.

L'hôtesse entra en ce moment avec une bouteille de vin cacheté et demanda à Stéphane la permission d'introduire avec eux un homme et une jeune fille qui venaient d'arriver.

—Une jeune fille dehors dans un pareil temps ! voilà du mystérieux. Et d'où viennent-ils, s'il vous plaît ? dit Stéphane en débouchant la bouteille et en faisant une grimace dédaigneuse, à l'odeur et au goût aigre et amer du vin falsifié qu'elle contenait.

—Je l'ignore, monsieur, seulement ils paraissent venir de loin, ils sont en voiture et tout couverts de boue et d'eau.

—Faites-les entrer, madame, quels qu'ils soient.

L'orage était alors à sa plus grande fureur ; le tonnerre venait de tomber à quelques pieds de l'auberge ; l'éclair sillonnait en tout sens l'atmosphère qui paraissait comme un océan de feu ; la pluie tombait par torrents ; le vent faisait craquer horriblement le toit et les pans de la maison.

— Ciel ! quel orage, dit Henri, en allant fermer une fenêtre qui venait de s'ouvrir avec violence, je n'ai jamais rien vu de si effrayant.

Mme. La Troupe venait d'entrer avec les nouveaux personnages qu'elle venait d'annoncer et avec qui elle paraissait être en parfaite connaissance ; elle les introduisit sous le nom de M. Jacques et Dlle. Jacques. M. Jacques salua froidement et s'empara du vieux sofa avec sa fille.

— Vous prenez quelque chose, maître Jacques ? dit Mme. La Troupe.

— Oui, la mère, un verre de *gin* pour moi. Et toi, ma chère, que prends-tu, hein ? emportez-lui un verre de cidre, s'il vous plaît.

Et maître Jacques tira de sa poche une vieille bourse de cuir et remit une pièce d'argent à l'hôtesse.

Stéphane et ses amis le considéraient avec attention ; tous trois ne pouvaient se lasser d'admirer les charmes de sa fille, qui, de son côté, jetait de temps en temps les yeux sur Stéphane, assis le plus près d'elle. Helmina n'avait pas encore 16 ans ; elle était un de ces types de beauté régulière, de candeur enfantine que le peintre n'a pu encore retracer avec précision, que le poète n'a pu chanter dignement.

Son visage faiblement ovale, et d'une blancheur éblouissante mêlée à l'incarnat de la rose, était encadré dans des boucles de cheveux d'un noir d'ébène qui retombaient et flottaient sur un cou d'albâtre. Ses yeux noirs, légèrement soulevés, brillaient sur son beau front, poli comme le marbre. Elle portait un chapeau de paille jaune surmonté d'une plume blanche, qui ne lui couvrait que le haut de la tête. Une robe de mérino rouge foncé, presque collée sur elle par la pluie, dessinait merveilleusement sa taille bien proportionnée et donnait une faible idée du contour régulier de ses bras et de ses épaules. Ses mains blanches et potelées se croisaient comme d'elles-mêmes chaque fois que l'éclair brillait. Elle était assise près de son père, le regar-

dait avec tendresse, et lui souriait avec grâce en laissant apercevoir ses dents d'ivoire et ses lèvres de corail.

Maître Jacques, son père, pouvait avoir quarante ans tout au plus ; il était d'une taille moyenne, mais bien conditionnée, d'une physionomie grossière et rebutante, mais d'un caractère assez doux et accessible. Il portait ce soir là un large manteau de drap bleu qui lui descendait jusqu'aux talons, un chapeau de castor gris presque tout usé qui lui couvrait une partie du front ; des pantalons couleur de poussière, une veste à l'antique, mais d'énormes boutons de corne, et traversée en tout sens par une chaîne de cuivre doré, un fichu de soie noire qui contrastait avec une chemise très blanche ; tel était à peu près l'accoutrement de maître Jacques, accoutrement qui, ainsi que celui de sa fille, ne laissait pas d'être très propre et assez à la mode.

À en juger par l'air extérieur, maître Jacques devait être un homme respectable ; aussi Stéphane s'approcha-t-il avec confiance et commença à lier conversation avec lui, tandis que sa fille alla sécher ses vêtements près d'un bon feu que l'hôtesse venait d'allumer dans un autre appartement.

— Vous avez là, M. Jacques, une charmante enfant, dit Stéphane, en suivant des yeux la jeune Helmina,

— Vous êtes la centième personne qui me faites ce compliment, et pourtant, dit maître Jacques, avec une modestie affectée, je ne vois pas qu'il soit mérité.

— Vous vous trompez, M. Jacques, votre fille est bien la plus belle personne que j'aie encore rencontrée ; mais dites-moi, si toutefois il n'y a pas trop d'indiscrétion à vous le demander, il faut qu'une affaire pressante vous ait engagé à braver un temps aussi terrible ?

— Nullement, monsieur, c'est une simple promenade ; ce matin, vous le savez, le temps était superbe, j'ai voulu satisfaire le goût de ma fille en lui faisant admirer tous les beaux sites que Québec nous offre ; cela lui servira pour aujourd'hui de leçon de dessin, vous conviendrez qu'elle ne peut avoir de plus beaux modèles que ceux de la nature.

— Votre demoiselle apprend le dessin, M. Jacques ?

— Oui, monsieur, et la musique aussi ; je ne néglige rien, voyez-vous,

pour donner à ma fille la meilleure éducation possible, dit maître Jacques avec orgueil et en toussant avec importance.

— Vous l'avez placée dans un couvent, je suppose ?

— Non pas, monsieur, je l'ai mise en pension chez une dame respectable, et là des maîtres se rendent tous les deux jours pour l'instruire dans toutes les sciences utiles et agréables.

— Voilà qui est bien, fort bien ; si tous les parents se conduisaient comme vous envers les enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le céderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation.

Pendant cette conversation entre maître Jacques et Stéphane, Emile et Henri en tenaient une autre à voix basse.

— Savez-vous, Henri, dit Emile, en montrant du bout du doigt Stéphane, savez-vous que ce corps-là va devenir amoureux de la jeune fille ? sur mon âme, je parierais qu'il va en devenir fou ! Voyez-vous ces informations qu'il prend et avec quel plaisir il les reçoit ; et puis n'avez-vous pas remarqué, il n'y a qu'un instant, ces regards qu'il lui lançait à la dérobée ? et la belle de son côté ne paraissait pas tout-à-fait indifférente, elle rougissait, baissait les yeux, souriait même ; tenez, Henri, il y a quelque chose là-dessous.

— Je suis assez de votre opinion. Emile ; pourtant comment Stéphane pourrait-il devenir amoureux d'une fille qu'il ne connaît nullement, qu'il n'a encore jamais vu avant aujourd'hui ?

— Bah, Henri, on dirait que vous ne connaissez pas l'amour ; que vous ignorez qu'il prend ordinairement tout-à-coup, qu'une seule étincelle suffit pour l'allumer dans un cœur aussi facile d'impression que celui de Stéphane. Au reste, tenez, voilà la jeune fille qui revient ; faites-y attention.

Stéphane, en voyant paraître Helmina, se leva, et allant au-devant d'elle, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au sofa :

— J'ai craint, mademoiselle, lui dit-il avec douceur et en lui souriant, que cet orage n'eût pour vous des suites funestes ; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en sera rien.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, lui dit Helmina en baissant la

vue, et je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter.

Maître Jacques fronça le sourcil ; Emile coudoya légèrement Henri, qui, de son côté fit à Stéphane un signe d'encouragement accompagné d'un sourire qui le fit rougir, mais il ne fit pas semblant d'avoir compris.

— Eh bien ! dit Emile à l'oreille d'Henri, ne vous l'ai-je pas dit ?

— Ma foi oui, dit Henri, ça en a pas mal l'air.

Cependant l'orage avait entièrement cessé ; la lune commençait à percer les nuages ; on n'entendait plus que le pas lourd et traînant du *watchman*. Maître Jacques se leva tout d'une pièce et les poings sur les côtés, et après avoir dédaigneusement jeté les yeux dans la chambre, il sortit avec sa fille en saluant du bout de ses doigts.

Un instant après on entendit le bruit d'une voiture qui se dirigeait dans le chemin qui conduit aux plaines d'Abraham.

II

Ce que peut une Étincelle.

Le jour n'était pas bien loin de paraître ; l'aurore avait remplacé les ténèbres épaisses de la nuit ; Stéphane frappait à la porte d'une vaste maison en pierre grise située au centre de la ville. En arrivant dans sa chambre il s'était mis au lit dans l'espérance de goûter quelque repos après la marche et les fatigues d'une nuit comme celle qui venait de finir ; mais il ne pouvait chasser loin de lui l'image de la jeune fille qu'il avait rencontrée. Helmina était toujours devant lui ; il ne pouvait se dissimuler que cet intérêt qu'il lui portait comme malgré lui n'était autre chose que l'influence d'un amour naissant. Mais tout en retraçant à son esprit les charmes de la jeune fille, Stéphane ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions bien amères sur l'ignorance où il était de son existence et de sa famille, parce qu'il savait que son père, homme rigide et orgueilleux, ne souffrirait pas qu'il vînt à s'amuser à une fille de naissance obscure et de fortune médiocre.

Et pourtant Stéphane était porté à croire que maître Jacques, malgré son air de respectabilité et de grandeur, n'appartenait pas à une classe bien

élevée. Voici comme il raisonnait : maître Jacques était en parfaite connaissance avec Mme. La Troupe qui, de son côté, paraissait très familière avec lui. Maître Jacques paraissait très bien accoutumé dans l'auberge du faubourg Saint-Louis, il y venait donc souvent ; et comme Mme. La Troupe ne vivait qu'avec la dernière société, comme la maison qu'elle tenait n'était fréquentée que par des misérables, il n'était pas probable que maître Jacques en eût été un des habitués s'il eut appartenu à une classe tant soit peu respectable. De plus maître Jacques n'entraînerait pas sa fille chez Mme. La troupe, si, comme il s'en était vanté, il n'épargnait rien pour son éducation et s'il avait tant à cœur de la bien élever.

Telles étaient, entre beaucoup d'autres, les réflexions que Stéphane faisait ; il résolut de chercher au plus vite des informations auprès de Mme. La Troupe, et de lui demander, sans l'informer de ses intentions, des renseignements sur celui avec qui elle paraissait si familière et qu'il avait lui-même tant intérêt à connaître. Il s'endormit enfin dans cette résolution ! mais il n'avait pas reposé une heure qu'il fut éveillé par quelqu'un qui le tirait du bras :

—Stéphane, levez-vous ; diable ! mon ami, comme vous êtes paresseux ce matin ! j'ai pourtant marché et veillé autant que vous et voilà deux heures que je suis debout.

—Eh ! c'est vous, Emile, dit Stéphane en s'éveillant en sursaut et en se frottant les yeux ; mais qui vous emmène donc ce matin ?

—Rien, mon cher, que l'intérêt que je vous porte ; après une entrevue comme celle d'hier au soir, dit malicieusement Emile, vous avez dû passer une nuit agréable, accompagnée d'heureux songes.

—Que voulez-vous dire, Emile ? dit Stéphane, en rougissant.

—Ce que je veux dire ? bah, Stéphane, ne dirait-on pas que vous voulez en faire un mystère ; croyez-vous que je ne me souviens plus de la petite *cocotte* qui vous a si bien *enniellé* hier au soir.

—Mais vous badinez, Emile.

—Point du tout, monsieur le réservé ; je parle très sérieusement, aussi sérieusement que vous agissez.

—Encore une fois, Emile, expliquez-vous !

—Dans l'instant ; dites-moi franchement, mon cher Stéphane, n'est-il pas vrai que la jeune Helmina, la fille de maître Jacques pour parler plus clairement, a laissé dans votre cœur une impression ineffaçable ? n'est-il pas vrai que vous y pensez à tout instant, que vous donneriez beaucoup pour la connaître plus particulièrement ?

Emile fixa Stéphane avec attention.

—Quand cela serait vrai, dit Stéphane troublé, qu'en concluriez-vous ?

—Eh bien ! si cela était, continua Emile avec triomphe, comment appelleriez-vous cet intérêt que vous lui portez, et si cela n'était pas vrai, comment ne le prouveriez-vous pas après l'empressement que vous avez montré hier ?

—Soit, dit Stéphane, poussé au pied du mur, je veux croire avec vous qu'Helmina m'a intéressé, je veux croire à toutes les bonnes intentions que vous voulez bien me prêter, mais encore une fois, qu'en conclurez-vous ?

—Pardi, ce que tout autre en conclurait ; que vous l'aimez, et diablement encore.

—Vous vous trompez, Emile ; ce n'est que de l'amitié, dit Stéphane, en affectant un air d'indifférence.

—De l'amitié avec une personne avec laquelle on n'a eu aucune relation, aucune liaison, vous n'y pensez pas, Stéphane ; l'amitié ne prend pas si vite que cela ; au lieu que l'amour n'a besoin pour naître que d'un simple regard, que d'une seule parole. Allons, mon cher ami, n'essayez plus à faire un secret de votre amour ; dites que vous l'aimez, et n'en ayez pas honte ; c'est une charmante petite fille, sur mon âme !

—Oui. Est-elle de votre goût.

—Tellement de mon goût, que si j'étais comme vous, en état de choisir une belle, je n'en prendrais jamais d'autre que cette *poupée*.

—Vous la prendriez même sans la connaître, Emile ?

—Comment, sans la connaître ? Il me suffirait de connaître sa naissance et voilà tout.

—Et si elle était d'une naissance obscure ?

—Peu importe, pourvu qu'elle fût honnête.

—Mais si votre père s'opposait à votre union ?

—J'attendrais jusqu'à l'âge de majorité ; mon père n'aurait plus rien à dire alors.

—Et en vous mariant ainsi, Emile, ne croiriez-vous pas mal agir envers votre père ?

—Point du tout, mon cher Stéphane. Comment, parce qu'il plairait à mon père de refuser son consentement à mon union pour la seule raison que mon amante est pauvre ou d'une maison obscure, je devrais abandonner une jeune fille que j'aime, qui m'aime de même et qui peut faire mon bonheur, une jeune fille qui quelquefois aura peut-être refusé vingt autres partis pour moi ? Quel est, mon chère Stéphane, quel est le père assez déraisonnable, assez peu doué de jugement pour en agir ainsi ? Quel est le père qui se laissera guider par un orgueil assez mal placé, par un intérêt assez sordide, pour abandonner son fils parce qu'il se mariera avec une jeune fille qui n'aura peut-être d'autre défaut que le malheur d'une naissance obscure, ou d'une fortune médiocre ?

—Cet homme déraisonnable, mon cher Emile, dit Stéphane en hésitant, vous le trouverez dans mon père

—Votre père ?

—Oui Emile, mon père : et s'il m'est permis de le dire, c'est là son seul défaut ; il est trop épris de lui-même, trop fier de son origine et de sa fortune ; tellement fier que si j'osais me marier contre sa volonté, il me retirerait d'abord son amitié qui n'a pas de bornes pour moi, et serait capable de me déshériter.

—Vous m'étonnez, mon cher Stéphane, votre père.....pardonnez-moi ce que je viens de dire.....

—Vous avez bien dit, Emile, très bien dit ; je suis de votre avis, et malgré cela, vous le dirai-je, je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père.

—Vous ne le pourriez jamais, j'en suis persuadé.

—Jamais ! mais que me conseilleriez-vous donc de faire si je me trouvais dans un pareil dilemme ?

—Je serais bien en peine, Stéphane ; je crois qu'alors votre propre conseil vaudrait mieux que celui de tout autre.

Stéphane s'appuya le front sur le dossier d'une chaise et sembla anéanti dans de profondes réflexions ; puis se relevant tout-à-coup et jetant sur Emile un regard confus et douloureux :

—Je ne vous le cacherai plus, mon cher Emile ; j'aime cette jeune fille ; oui, je l'aime plus que je ne l'avais pensé d'abord ; je sens dans mes veines le feu de l'amour qui me consume ; et cependant, mon cher ami, ajouta-t-il en versant des larmes abondantes, vous voyez que cet amour est sans espoir. Les réflexions que j'ai faites hier au soir me font craindre beaucoup que cette jeune fille ne soit en effet d'une naissance peu élevée ; mais je le jurerais, oui, il me semble que je le jurerais avec confiance, Helmina est une enfant qui embellirait mon existence, je le sens au-dedans de moi. Je suis persuadé que son âme est aussi pure que celle d'un ange, que ses sentiments sont nobles et élevés, que ses qualités sont rares et précieuses ; et cependant, Emile, n'est-il pas pénible pour moi, d'être obligé de l'abandonner parce qu'elle n'est pas issue de parents nobles ? Ah ! Emile, s'il ne tenait qu'à moi, je l'épouserais, oui, je l'épouserais quand même elle serait la fille du dernier des hommes, puisqu'elle est honnête, belle et vertueuse.

—N'anticipez pas sur les événements, mon cher Stéphane, qui sait ? les difficultés que vous vous figurez n'existent peut-être pas ; il est même possible qu'elle appartienne à une famille respectable et c'est tout ce que votre père demande ; si au contraire la fortune est contre vous, il n'est pas possible que votre père, que vous dites si indulgent pour vous, se refuse à votre mariage, en voyant votre amour, en remarquant les charmes et les vertus d'Helmina ; non Stéphane, j'en ai la ferme conviction, votre père bénira toujours une union qui, sans reposer sur la fortune et la noblesse, produira des fruits, aussi précieux que l'on puisse désirer, puisqu'elle reposera sur la vertu et l'amitié.

—Puissez-vous dire vrai, je serais trop heureux.

—Espérez-donc, et si vous me le permettez, je me joindrai à vous pour chercher toutes les informations nécessaires sur l'existence de la jeune fille, et j'irai avec vous me jeter aux genoux

de votre père, si les renseignements que nous recueillerons ne lui conviennent pas.

—Merci, Emile, merci, dit Stéphane en le serrant dans ses bras. Que je suis fortuné d'avoir un véritable ami comme vous ; car s'il est vrai que le devoir d'un ami est de partager et de diminuer la douleur de son ami, de lui offrir ses services, oh ! Emile, je puis dire que vous l'accomplissez d'une manière irréprochable.

—Si vous le voulez, Stéphane, dit Emile pour rompre une conversation qui affectait sa sensibilité, demain nous irons ensemble chez Mme. La Troupe quand la nuit sera close ; nous emmènerons avec nous le gros Magloire ; car je vous avouerai franchement que je redoute de traverser le soir ces rues écartées, ordinairement infestées de brigands et de malfaiteurs.

—Vous êtes prudent, Emile, mais je vous dirai qu'en emmenant le gros Magloire, je crains encore quelque chose de plus que les voleurs.

—Que craignez-vous ?

—Mon père. S'il apprenait que j'entre dans une maison pareille, je ne sais ce qu'il en arriverait ; d'ailleurs, mon cher ami, soyez persuadé que notre réputation en souffrirait si.....

—Vous avez raison ; quoique je ne doute nullement de la discrétion de Magloire, cependant il vaut mieux aller seuls ; à demain donc, Stéphane, à sept heures du soir ; préparez vos pistolets.

—Un mot encore, s'il vous plaît, Emile ; que le secret que je viens de vous dire soit entre nous seuls jusqu'à ce que je puisse le divulguer moi-même d'une manière avantageuse pour mon intérêt.

—Ne craignez rien, la suite vous donnera une nouvelle preuve de ma discrétion. Espérez tout de l'avenir, la persévérance couronnera notre entreprise. Adieu.

Stéphane conduisit son ami jusque dans la rue.

—Oh ! j'oubliais de vous dire, dit Emile en revenant sur ses pas, qu'on a arrêté ce matin trois voleurs sur les plaines d'Abraham.

—Grâces à Dieu, dit Stéphane avec satisfaction ; il faut espérer qu'on arrêtera bientôt tous les autres ; et après avoir serré encore une fois la main de son ami, il remonta dans sa chambre.

III.

Comme quoi l'amour se communique.

A l'entrée de Sainte-Foye, sur une petite éminence, était située une jolie petite maison, proprement blanchie, avec des contrevents noirs ; on y arrivait par une avenue étroite, bordée de sapins et d'érables, le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons d'or cette charmante habitation ; des oiseaux perchés sous toutes les branches et sous le toit de la chaumière faisaient entendre leurs doux ramages, mêlés au murmure d'un petit ruiseau, qui coulait au pied du côteau et allait se perdre au milieu du gazon et des fleurs des prairies environnantes. Une calèche verte et presque entièrement couverte de boue était renversée sur le pan de la maison. Maître Jacques et sa fille venaient d'arriver. Une grosse paysanne joufflue, en jupon d'étoffe, nommée Madelon, et une petite fille joviale et élancée s'empressaient de couvrir une table de porc fumé, de légumes et de laid chaud.

Maître Jacques et Helmina étaient assis sur un banc de jonc vis-à-vis d'un feu ardent allumé dans l'âtre. Helmina tenait constamment la vue baissée.

—Dépêche-toi, Madelon, dit maître Jacques, dépêche-toi, je ne puis faire long séjour ici.

—Dans un instant, maître Jacques ; oh dame ! par exemple, vous n's'rais pas servi comme à l'Albion. j'n'ons pas eu l'temps pour ça.

—N'importe ce que tu auras, ma bonne fille, nous avons faim, tout est superbe alors, n'est-ce pas, Helmina ? Mais dit donc ma fille, comme tu as l'air triste aujourd'hui ? que diable, pourtant, ma mignonne, indépendamment de l'orage que nous avons essuyé, tu as eu assez d'agrément dans ta promenade. Hein ! pas vrai ?

—C'est vrai, mon père, j'ai goûté d'autant plus de plaisir avec vous qu'il m'arrive rarement de jouir aussi longtemps de votre présence.

—Bravo ! mon enfant, dit maître Jacques avec contentement ; voilà qui est bien répondu, sur mon âme. Viens m'embrasser, Helmina, tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître

Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

—Helmina, lui dit-il avec un air de douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose ; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige.

—Je n'ai point de secret pour vous, mon père, cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire.—Oh ! mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi ? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi longtemps absent ?

Maitre Jacques fronça le sourcil ; il éluda promptement les questions de sa fille.

—J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai vivre continuellement avec toi ; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir ; mais sois gaie, ma chère, heureuse ; imite ta petite compagne, Julienne ; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant ; imite-la, ma fille.

—Ah ! bien oui, la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle saute bien qu'trop, elle, par exemple ; j'vous dis, maître Jacques, qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

—Allons, de la patience, Madelon, elle est jeune, elle deviendra plus sage.

Et maître Jacques s'approcha de la table, et se mit à manger avec précipitation et appétit.

—Dieu le veuille ! dit Madelon, en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de maître Jacques.

—Adieu donc, Helmina, dit maître Jacques, je reviendrai dans quinze jours au plus tard, sois bonne fille.

Maitre Jacques embarqua dans sa grosse calèche et partit en fésant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

—C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que c't'homme-là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

—Eh bien, quoi ! dit Maurice avec rudesse, c'est qu'il a d's'affaires, c't'homme.

—Mais d's'affaires tant que tu vou-

dras, à la fin un homme n'est pas un chien, faut qu'il se r'pose.

—Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs ?

—V'là c'que j'voudrais savoir ; j'cré, ma parole d'honneur, que tu manigances avec lui, dit Madelon, en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître queuque chose.

—Tiens, te v'là encore avec tes croyances, dit Maurice, en devenant pâle. Comment ça, si tu veux ?

—Comment ça ? parce que d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut ?

—Pourquoi ? dit Maurice, d'un air embarrassé, parce que... dame, parce que... parce qu'enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu ? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous-autres ? Eh bien ! chacun les siennes.

Madelon voyant son mari impatienté n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant.

Maurice sortit.

—C'te pauvre enfant-là a du chagrin que je n'connaissons point, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina ; pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins ! Là ! là !

—Et pourtant si heureuse ! ajouta Julienne.

—Heureuse ? Julienne, heureuse un peu.

—Pourquoi ? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut ?

—C'est vrai, mais n'est-ce pas chucotant au moins pour elle de n'pas connaître encore les affaires de son père, de n'pas savoir queu rang elle tient dans le monde ? Son père est riche, Julienne, c'est vrai ; mais comment amasse-t-il son argent ? Il y a à présent tant de... que sais-je enfin ?

—Que voulez-vous dire ?

—C'que j'veux dire, Julienne ; ma foi, j'veux dire qu'un homme qui se cache comme M. Jacques, et qui a toujours comme lui sa bourse bien garnie, ne peut faire rien de bien relevé.

—Vous pensez ça ?

—N'ai-je pas raison de l'penser ?

—Comme ça, dit Julienne, en remuant la tête ; mais t'nez, je pense, moi, que mademoiselle Helmina a d'autre chose encore sur le cœur ; à son âge,

voyez-vous, on commence à voir des chagrins de jeune fille.

—Des chagrins de jeune fille? qu'est-ce que t'entends par là, Julienne?

—J'entends que mademoiselle Helmina peut avoir de l'amour. A seize ans, voyez-vous, on dit qu'est le bon temps pour ça.

—Mais comment veux-tu qu'elle aime? la pauvre enfant, jamais elle ne voit personne ici; v'là c'qui m'chagrinerait bêtement à sa place: on sait bien c'que c'est à la fin, on aime à avoir des amis quand on est jeune.

—Et qui vous a dit que, dans les promenades qu'elle a faite avec son père, elle n'a pas rencontré quelqu'un qui lui plaît?

—Ça s'aurait, Julienne. Oh! pour le coup, ça s'rait bien terrible, pour elle d'aimer qu'elqu'un et de ne pouvoir le lui dire; pauvre Helmina! mais je l'saurai, oui, elle me l'dira certainement.

Helmina sortit de sa chambre en ce moment et mit fin à la conversation; elle était pâle et abattue, ses yeux rouges et creux dans lesquels on voyait encore rouler des larmes annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle essaya cependant de paraître gaie, car elle donna à Julienne un sourire forcé qui la remplie de joie.

Helmina et Julienne étaient unies et s'aimaient comme deux sœurs, et cependant leur amitié ne datait que d'un an. C'était maître Jacques qui, pour donner une compagne à sa fille, l'avait emmenée et la nourrissait chez Maurice. Julienne avait quatorze ans. Elle était d'une beauté commune, mais d'un caractère riche et précieux. Julienne ne connaissait pas encore ni les peines, ni les inquiétudes; le chagrin n'avait pas encore ridé son front, ni troublé son cœur. Toujours riante, toujours heureuse, elle ne connaissait que le jeu et le badinage, elle n'avait d'autres chagrins que ceux qu'elle partageait avec Helmina. Aussi en la voyant dans la tristesse elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes; mais lorsqu'elle la vit sourire, sans penser si ce sourire tenait du désespoir ou de la gaieté, elle sentit dans son cœur la douce espérance et la ferme persuasion qu'elle s'était trompée dans ses conjectures, et que le chagrin d'Helmina ne serait que passager et momentané, comme celui qu'elle avait toujours

montré chaque fois que maître Jacques l'avait laissée.

Elle s'approcha donc d'Helmina en riant et en sautant.

—Irons-nous dans les champs aujourd'hui, Helmina? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma bonne Julienne, dit Helmina, nous irons cet après-midi. Puis s'adressant à Madelon, je vais me reposer un peu, lui dit-elle; vous m'éveillerez à midi, s'il vous plaît. J'ai un mal de tête effrayant.

—Vous êtes malade! dit Madelon; je m'en doutais bien qu'aviez quelque chose.

Elle suivit Helmina dans sa chambre et y demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fut endormie.

Son repos fut assez paisible, seulement de temps en temps elle s'éveillait en sursaut comme si elle eût été sous l'influence de quelque rêve effrayant ou bien d'une fièvre maligne. Cependant les pulsations régulières de son pouls n'annonçaient rien d'inquiétant, et Madelon, en appliquant sa large main sur le front pâle d'Helmina, vit avec plaisir qu'il n'était pas aussi brûlant que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Madelon se promit bien de ne pas l'éveiller.

—Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui, dit-elle à Julienne, Helmina est trop malade, il faut qu'elle se repose, et j'espère qu'elle sera mieux bien vite.

Mais à midi le bruit que Maurice fit en rentrant rompit le sommeil d'Helmina.

—Pourquoi donc vous lever sitôt, ma chère? dit Madelon en la voyant paraître. Etes-vous mieux au moins?

—Oui, Madelon, je me sens très bien, grâce à vos soins; assez bien pour accompagner Julienne à la promenade; vous ne l'avez pas oubliée, ma chère?

—Oh non, allez! dit Julienne, pourtant si cela allait vous rendre malade!.....

—Ne craignez rien, Julienne, au contraire, je crois que l'air me rétablira parfaitement.

Prenez garde, lui dit Maurice d'un ton moitié brusque moitié respectueux; prenez garde, nous en répondrions à maître Jacques.

Après avoir pris quelque chose, Helmina et Julienne sortirent et se trouvèrent bientôt dans les prés fleuris qui avoisinaient leur habitation.

Il y avait à quelques arpents de la maison une espèce de petit côteau fait en forme de pain de sucre, aplati au sommet et tout couvert de petits sapins qui, par leur verdure et l'entrelacement de leurs branches, formaient un bocage assez épais pour empêcher le soleil d'y pénétrer. Ce jour-là la chaleur était brûlante et excessive, pas le moindre air, pas le moindre souffle.

Helmina, couverte de sueurs, proposa à Julienne d'aller se reposer à l'ombre des branches pour se soustraire un peu aux rayons du soleil.

Aussitôt qu'elles y firent rendues....

—Ma chère amie, dit Helmina en prenant la main de Julienne, si je suis venue aujourd'hui avec vous, ne croyez pas que ce soit uniquement pour faire une promenade ; non, Julienne, j'y suis venue d'abord pour vous faire plaisir, mais surtout, vous le dirai-je, pour vous confier un secret qui m'accable.

Julienne fixa attentivement Helmina ; elle était d'une pâleur livide ; ses yeux respiraient une mélancolie grave et réfléchie, sa figure un air d'élévation et de douceur angélique. Julienne ne put s'empêcher de frémir en apercevant le changement subtil qui venait de s'opérer sur les traits d'Helmina.

—Il y a bientôt six ans que je suis ici, continua Helmina, et depuis ce temps, ma chère Julienne, malgré les peines que j'ai eues, notamment celle que me cause la conduite cachée et mystérieuse de mon père, je n'en ai jamais éprouvé de plus cuisante que celle d'aujourd'hui ; car je vous l'avouerai, Julienne, quoique mon chagrin ne paraisse pas à l'extérieur d'une manière aussi frappante que ce matin, il n'en existe pas moins encore dans mon cœur et m'occupe entièrement. J'aime à vous parler de ma douleur, ma tendre Julienne, parce que je sais que vous m'aidez à la supporter, parce que je sens qu'il est doux pour une amie de s'épancher dans le cœur de son amie ; et assurément je n'en ai point, je n'en aurai jamais de plus sincère, de plus attachée que vous.

Helmina serra la jeune fille contre son cœur.

—Vous pleurez ! Julienne, que j'aime cette marque de tendresse !.....

—Hier au soir, ajouta précipitamment Helmina, pour terminer au plus

vite une conversation aussi pénible, hier au soir nous entrâmes dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage.

—Dans une auberge ! dit Julienne tout étonnée, dans une auberge !

—Oui, Julienne, dans une auberge ; que cela ne vous surprenne pas, c'était le seul asile qui nous fût ouvert ; mais ce qui devra vous surprendre autant que moi, c'est que mon père m'a paru connaître depuis longtemps cette infâme maison, et être très familier avec la maîtresse qui se nomme Mme. La Troupe.

—Mme. La Troupe, dites-vous ?

—Oui, Julienne ; la connaissiez-vous ? auriez-vous eu des relations avec cette femme ?

—Je vous le dirai dans un autre moment, ma chère Helmina ; continuez, s'il vous plait. Mme. La Troupe aubergiste ! répéta-t-elle à demi voix, qui l'aurait pensé !

—Et qui aurait pensé aussi, ma chère Julienne, dit Helmina, sans prendre garde à la surprise de son amie, que mon père qui paraît tant se respecter, qui a en effet l'air si respectable, qui aurait pensé qu'il eût des connaissances comme cette Mme. La Troupe. Oh ! je souhaite bien que mes craintes ne se réalisent jamais, mais....

Helmina n'acheva pas dans la crainte de porter à l'égard de son père, qu'elle respectait d'ailleurs, un jugement trop sévère et trop peu fondé.

—Continuez, dit Julienne qui, en pensant encore à la nouvelle situation de Mme. La Troupe, n'avait pas paru prendre garde à ce qu'Helmina venait de cacher, continuez, est-ce là votre grand secret ?

—S'il n'y avait que cela, dit Helmina, je me croirais trop heureuse ; sachez donc, Julienne, que dans cette vilaine auberge j'ai rencontré.....

—Un jeune homme ? dit Julienne, pour épargner à Helmina la difficulté d'un pareil aveu. Je m'en doutait, ma chère amie ; ce matin même j'ai cru m'apercevoir que votre chagrin venait de là, j'en ai fait la remarque à Madelon ; mais connaissez-vous son nom ?

—Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit ; il me semble que je pourrais

passer ma vie à l'entendre et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse ; je pense continuellement à lui... je le vois partout... enfin je l'aime, Julienne, oui, je l'aime ; et pourtant vous connaissez mon père, s'il venait à l'apprendre !

Helmina ne put résister plus longtemps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

— Pourquoi, ma chère Helmina, vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître les dispositions de votre père ?

— Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois ; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du mariage et de l'amour ! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement.....

— Il faut l'essayer.

— Jamais, jamais je ne l'oserai.

— Et si j'osais, moi ?

— Il rira de vous, il ne vous écoutera pas.

— Eh bien ! je conterai tout à Madelon et à Maurice ; votre père ne rira pas de tout le monde, je suppose ; il finira par le croire.

— Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère ; s'il allait se fâcher !

— Laissez-moi faire, Helmina ; regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si longtemps dehors ; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme. La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons nécessaire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

IV.

Histoire de Julien, de Mme La Troupe et d'Helmina.

Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme. La Troupe ; c'était une des meilleures

amies de la pauvre défunte mère. Mme. La Troupe était riche alors, bien riche ; vous comprenez maintenant ma surprise, lorsque je vous ai entendu dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits ; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison ; oh ! le beau magasin ! quand j'y pense encore ! Comme il y avait de belles et bonnes choses ! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir, maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles dames, de jolies demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'était des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte ; enfin le magasin était toujours foulé de monde. Vous pouvez penser tout l'argent que M. La Troupe amassait !

Sans compter son magasin, M. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers ; mon père en était un et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime, parce qu'il était vigilant et laborieux ; il ne nous voyait que le dimanche ; toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Mme. La troupe aimait, comme je vous l'ai dit, beaucoup mon père ; elles avaient été élevées ensemble ; elle la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elle. Si vous aviez vu comme c'était arrangé ! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore ! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries ! des friandises ! C'étaient des pains de savoie par ici, des gâteaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toutes espèces ; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoutée, vrai comme j'vous l'dis.—Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de Mme. La Troupe ! C'était des belles robes, des chapeaux, allons, jusqu'aux parasols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps-là ! Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'tracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi, Helmina, que Mme. La Troupe avait une petite fille à peu près de mon âge, belle comme un petit enfant-Jésus de cire ; vous devez l'avoir vue lorsque vous êtes entrée chez sa mère !

— Non, Julienne, probablement qu'elle était couchée.

— Oh ! c'est ça. La pauvre petite Elise, elle doit trouver du changement de coucher aujourd'hui dans un mauvais lit, elle ne couchait autrefois que dans la soie et sur la plume ! Qui aurait dit ça pourtant ? C'était la meilleure enfant que l'on puisse voir : complaisante, généreuse, toujours gaie, et surtout polie et pas fière du tout, qualités qui sont pas mal rares chez nos demoiselles d'aujourd'hui ; hein, Helmina ! Combien de ces prétendues filles de gros monsieurs auraient à sa place dédaigné de jouer avec une pauvre petite paysanne comme moi ! combien se seraient crues déshonorées en me saluant même ! Et cependant de toutes ces demoiselles que je vois aujourd'hui, je vous assure, Helmina, que pas une n'était mieux habillée ni mieux élevée qu'elle, pas une n'était plus considérée, plus vantée. C'était riche, voyez-vous ; quand on a de l'argent, on a tout aux yeux du monde. Mais, par exemple, Elise avait plus d'esprit, plus de jugement que toutes ces demoiselles orgueilleuses qui n'ont quelquefois d'autre mérite que celui de la fortune, d'une fortune ordinairement mal acquise, aux dépens des pauvres.

Elle m'aimait tant, elle me caressait tant que j'en étais par fois toute honteuse ; nous étions toujours ensemble ; tenez, pour bien dire, nous étions comme les deux doigts de la main, vrai comme j'vous l'dis ; aussi toutes les petites filles du voisinage en étaient devenues jalouses ; chaque fois qu'elles me rencontraient, elles me disaient : " T'es ben heureuse, la Julienne ; j'voudrais ben être à ta place, la Julienne." et mille autres choses pareilles qui me gonflaient et me fesaient apprécier encore plus le bonheur que je goûtais auprès d'Elise.

Pauvre Elise, dit Julienne en se croisant les mains, oh ! je donnerais bien d'quoi pour la voir à présent ! Comme elle doit être changée ! comme elle doit être triste ! Et sa mère, là... là... qui mène une vie aussi misérable, comme

ça doit lui faire² de la peine, elle qui est si scrupuleuse, si sage ! Mais tenez, vous voyez bien, Helmina, je ne puis croire que Mme. La Troupe soit aubergiste, elle qui était si vertueuse ! Pourtant, ajouta Julienne avec résignation, quand on tombe de si haut, ça donne du désespoir, et puis on ne sait pas où se jeter ! pas vrai, Helmina ?

— Oui, Julienne, oui, vous avez raison ; mais continuez.

— Il y avait deux ans que nous vivions ainsi, reprit Julienne, lorsque M. La Troupe tomba malade. J'ai entendu dire à ma mère que c'était d'avoir trop travaillé.

Je le crois bien ; c'était un homme aussi que ce M. La Troupe ; ça n'arrêtait pas plus que l'eau de la rivière. Vous pouvez penser s'il était soigné un peu ! Bonne sainte Anne, quand j'y pense encore ! Tenez, il avait six médecins à ses trousses, vrai comme j'vous l'dis ; et puis dans la maison c'était comme une vraie apothicairerie, des bouteilles de toutes sortes, des instruments de toutes espèces, des clerks de toutes façons ; malgré tout ce brouhaha auquel personne ne comprenait, il a fallu partir ; car, voyez-vous, contre la volonté de Dieu il n'y a rien à faire.

Vous pouvez vous imaginer quel coup sa mort porta à sa famille et à la nôtre, et par tout le canton. Oh ! quand j'y pense encore ! Si vous aviez vu Mme. La Troupe s'arracher les cheveux, jeter les hauts cris sur le corps de son mari en le baignant de ses larmes ; si vous aviez vu la petite Elise qui appelait son père ; si vous aviez attendu tous les domestiques et les pauvres pleurer et gémir, tout le monde regretter M. La Troupe ; il y avait d'quoi fendre un rocher en deux, vrai comme j'vous l'dis. Vous devez voir par là l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui, et je vous assure qu'il le méritait. Tout le monde a perdu dans la mort de M. La Troupe : les pauvres et les riches, mais surtout nous et plus encore sa pauvre épouse et sa chère petite fille.

Vous pensez bien que Mme. La Troupe ne pouvait pas conduire les affaires multipliées auxquelles elle se trouvait abandonnée ; et c'est ce qui a causé le plus grand de ses malheurs. Elle avait un frère qui demeurait à deux cents lieues : ne voulant pas con-

fier sa fortune entre des mains étrangères, elle en chargea son frère et lui donna le pouvoir de tout conduire à son gré. Mais ce frère ingrat abusa des bontés de Mme. La Troupe. C'était d'ailleurs un débauché, un dépenseur, un fripon qui ne passait son temps et ne dépensait son argent qu'en libertinage et qu'au jeu. Vous pouvez penser s'il éparpilla l'argent; aussi ça ne pouvait pas durer bien longtemps. Mme. La Troupe, qui était bonne comme la vie, se contentait de lui faire des remontrances sans penser à lui retirer le pouvoir qu'elle lui avait donné. C'est ce qui l'a perdu, la pauvre femme. Son frère fit des dettes à force, il fallut payer, et quand on n'eut plus d'argent, on vendit les terres d'abord, et mon père, ainsi que beaucoup d'autres, se vit réduit à mendier son pain. On se défit ensuite des voitures, des maisons, des meubles, enfin du magasin; tout fut dévoré par la cupidité des créanciers, tout fut mangé par les gens de cœur, qui ne sont guère scrupuleux, lorsqu'il s'agit d'emplir leur bourse.

Voilà donc Mme. La Troupe dans la rue, sans aucune ressource, et cela s'est fait, ma chère Helmina, dans l'espace de quelques mois.

Enfin, vous le dirai-je, Mme. La Troupe et sa fille vécurent pendant un an du secours des autres, non pas de celui des riches, ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer, c'est l'ordinaire; mais aux dépens des pauvres!

Quant à nous, Helmina, épargnez-moi de vous faire le tableau de la misère que nous eûmes; qu'il me suffise de vous dire que ma pauvre mère en est morte!.....

Julienne ne put continuer; les sanglots lui coupèrent la parole; la sensible Helmina pleura avec elle et après avoir donné un libre cours à leurs larmes:

—Pauvre Julienne, telle est la différence de notre douleur, vous pleurez pour les morts, et moi, je pleure pour les vivants, pour les absents.

—Et moi donc, dit Julienne, n'ai-je pas mon pauvre père que je n'ai point vu depuis trois mois.

—Comment avez-vous été séparé de lui? continuez, Julienne, je vous en prie.

—Le reste n'est pas long, Helmina;

trois mois après la mort de ma mère, mon père fit connaissance avec le vôtre, je ne sais pas comment; ils devinrent tellement amis qu'ils ne se laissaient plus. Un jour, mon père était absent, M. Jacques vint chez nous et me pronant à part:

Julienne, me dit-il, votre père n'a plus rien à gagner ici; il m'a témoigné le désir de laisser pour un temps le Canada, en me demandant d'avoir soin de vous pendant son absence; je suis à mon aise, je le lui ai promis avec plaisir; je vais vous mettre en pension à la campagne chez une bonne femme où vous n'aurez rien à faire, qu'à vous promener et à vous amuser avec ma petite fille qui y est déjà.

Quinze jours après, mon père partit en me promettant de revenir au plus vite; voilà mon histoire, Helmina, je ne pouvais parler de Mme. La Troupe sans vous le conter. Avant de venir ici, je fus lui dire adieu; Elise ne pouvait se séparer de moi. Elles étaient tout deux dans la plus profonde misère; je suppose que Mme. La Troupe, se voyant abandonnée, aura choisi la vie d'aubergiste pour dernière ressource.

—Combien y a-t-il à présent, dit Helmina, que Mme. La Troupe a perdu son mari.

—Attendez-donc; il y a environ un an... oui, il y a bien un an et demi; mais, dites-moi, Helmina, est-elle comme il faut?

—Elle n'a conservé, ma chère Julienne, qu'un peu de politesse; cependant malgré son air d'affectation, on peut affirmer qu'elle n'est pas à la place que Dieu lui a destinée: on voit qu'elle n'est pas née dans la dégradation où elle est

—Quoi, est-elle rendue à un tel point de.....?

—Elle est descendue au dernier échelon de la société; l'auberge qu'elle tient paraît, par sa malpropreté, son délabrement, le rendez-vous de tous les misérables. Enfin, Julienne, je puis vous le dire sans exagérer, je suis persuadée que la malheureuse s'est livrée à la boisson.

—Cela n'est que trop possible, Helmina, dit Julienne, Mme. La Troupe ayant de mauvais exemples sous les yeux; pourvu au moins qu'elle n'entraîne pas sa malheureuse petite fille!

—Dieu ne permettra pas qu'un ange

de vertu comme Elise succombe. Pauvre Elise !

—Vous m'avez dit, Helmina, que votre père connaît parfaitement Mme. La Troupe, et qu'il ne vous refuse rien : voulez-vous vous joindre à moi pour le prier de laisser Elise venir demeurer avec nous ?

—Ma chère Julienne, dit Helmina touchée du bon cœur de son amie ; comme vous me touchez ! comme vous m'intéressez ! j'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père : oui, Julienne, nous lui demanderons ; oui, ce sera nos premières paroles à son retour. Pauvre Elise, oui, elle viendra avec nous ; nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

—Merci, ma bonne Helmina, dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci ! Pauvre Elise, comme elle va être contente !

—Mais, Helmina, ajouta Julienne, après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'étiez pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire ; mais non, tenez, ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me rapprocherais cela toute ma vie.

—Ne craignez rien, Julienne : d'ailleurs mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas longtemps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie, de commencer par parler de ses parents ; malheureusement ma chère Julienne, je ne puis rien dire d'eux ; je n'ai pas connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour ; quant à mon père, vous le connaissez comme moi ; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais sur lui. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie ? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté ? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse ? j'ignore tout, enfin, ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi ; jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi de vivre inconnue, loin de tout le monde ? N'est-ce pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers, de ne pas dépasser la borne de

cette campagne, sans être épiée dans toutes mes démarches, dans mes regards même, par un père qui ne me perd pas de vue ?

Oh ! Julienne, si vous saviez comme je souffre, lorsque dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amuse avec des jeunes messieurs ; si vous saviez comme je souffre, Julienne ! Je me dis en moi-même : ces demoiselles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent quand elles veulent. Pourquoi n'en ferai-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles ? J'aime tant le monde, moi, Julienne ; j'aime tant le plaisir !

—Où étiez-vous avant ? demanda Julienne.

—En pension chez une bonne femme qui m'a élevée ; oh ! je l'aimais bien ! Elle est morte un mois après que je l'ai laissée.

—A-t-elle laissé des enfants ?

—Un garçon seulement ; je ne sais ce qu'il est devenu.

Ici minuit sonna à la vieille horloge.

—Déjà minuit ! Julienne, dit Helmina. Dieu ! comme le temps passe vite. Couchons-nous, Julienne, tout le monde dort ici ; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait. Bonne nuit, Julienne !

V

Les Brigands du Cap-Rouge.

Le Cap Rouge, à l'époque où notre histoire se passe, était un lieu maudit et redouté de tout Québec ; s'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la cité pour exercer leur ravages et leurs rapines ; c'était là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes. C'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre ! tantôt c'étaient des cadavres

que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers ; tantôt c'étaient des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entre-déchiraient ; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des juréments continuels : tel était le tableau que les bonnes femmes inventaient dans leurs superstitions en parlant du Cap Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudence, le traverser dans la nuit.

Ce soir-là, le Cap Rouge était paisible, mais c'était un silence effrayant : on apercevait à travers les branches une petite fumée noire mêlée d'étincelles et qui sortait d'un tuyau sur une espèce de hutte sauvage à moitié creusée dans le roc et recouverte d'arbres secs et de feuillage jauni, qui laissaient échapper de l'intérieur une lueur pâle et sombre. Trois hommes fumant dans de longues pipes allemandes, étaient nonchalamment assis sur des bancs de mousse, autour d'une vieille et large souche qui leur servait de table.

Tout autour de ce repaire étaient suspendus des sabres, des échelles, des cordes, des fusils, des pistolets, des couteaux, des crampons de fer et de gros paquets de clefs, le tout dans le meilleur ordre possible.

Nos brigands se regardaient de temps en temps sans rien dire et semblaient méditer quelque nouveau forfait.

Après une demi-heure de ce silence, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité se leva tout-à-coup, et, après avoir regardé par une ouverture pratiquée sur le côté de la cabane, regagna son siège en fredonnant une vieille chanson de nautonier.

—Diable (1), Lampsac, vous chantez comme un oiseau aujourd'hui, dit Moufflard, qui venait de laisser sa pipe et paraissait assez disposé à entrer en conversation.

—Oui, Moufflard, et pourtant que l'..... si j'ai envie de chanter.

—Ouache ! encore quelque fantaisie, je suppose : vous êtes drôlement capri-

(1) Nous avons dépouillé le langage des brigands de tout ce qui pouvait choquer la délicatesse, mais nous avons dû conserver l'expression triviale, mais honnête.

cieux, Lampsac, soit dit entre nous ; hein, Bouleau ?

Ceci s'adressait à notre troisième personnage qui était entièrement couché sur son banc et poussait de temps en temps de longs baillements.

—C'est vrai, Moufflard ; mais au fait, vous autres, dit Bouleau en se mettant sur son séant, ne trouvez-vous pas que le père Munro est un peu longtemps ?

—Pas mal, en effet, dit Moufflard, Qui sait ? le vieux aurait peut-être été assez bête pour se faire empoigner.

—Paix ! s'écria Lampsac, en appliquant sur la souche un vaillant coup de poing ; respect au père, imbécile que tu es ; il y a bien assez du gros Jignac qui a manqué se laisser accrocher.—Oh ! à propos de Jignac, savez-vous qu'il s'est fait attraper à mon goût ?

Lampsac se mit à rire à gorge déployée.

—Le gros Jignac attrapé ! dit Moufflard en l'imitant ; ah ben ! ça doit être diablement embêtant ; ah ! oui ça doit être une curieuse farce. Contez-nous ça, Lampsac ; sur mon âme, ça doit être bien drôle, hein, Bouleau ?..... Mais quand on pense qu'il dort ; que l'gros Charlot m'extermine, c't'animal-là dormirait dans l'enfer. Mais voyons donc, Lampsac, contez-nous ça ; je donnerais la bague de ma petite Julie pour connaître c't'histoire-là.

Et Moufflard s'approcha de Lampsac.

—Non, non ; Jignac te la contera lui-même ; tiens, quand il l'a conte, il peut faire vingt pleureurs ; cré gros Jignac, va !...ah...ah...

Lampsac et Moufflard poussèrent un tel éclat de rire que Bouleau s'éveilla en sursaut en criant avec colère : Qu'y a-t-il donc ? Queu vacarme menez-vous, bande de bêtas qu'vous êtes ? S'il y a dormir, avec tant de bruit ! Mais chut, entendez-vous du bruit, vous-autres ?

Bouleau appliqua son doigt sur son oreille et Lampsac se jeta par terre et colla la sienne sur le seuil de la caverne.

—Tu rêves, Bouleau ; tu dors encore, fainéant.

—Allons, j'vous dis que j'entends des pas, moi ; mais je parierais ben tout Québec, s'il m'appartenait, que ce n'est pas l'allure du père Munro ; il va plus pesamment qu'ça, lui, l'vieux. C'est un espion, mille gueux, c'est un espion. Sortons, Lampsac, sortons.

—Ah bien ! oui, ça s'rait assez drôle, d'aller bouler la vase pour te faire plaisir, dit Moufflard en riant. J'te dit qu'tu dors, Bouleau. Entendez-vous, Lampsac ?

—Pas plus que sur la main.

—Ni moi non plus.

—Eh bien ! j'vous dis que j'ai entendu, moi ; tenez, écoutez.

Malheureusement pour Bouleau, pas le moindre bruit ne se fit entendre.

—Eh bien ! où est-il donc ton espion ? dit malicieusement Moufflard.

Bouleau lui lança un regard de rage et d'indignation ; il venait d'éprouver pour son honneur un fâcheux échec : il passait parmi ses compagnons pour avoir l'oreille d'une délicatesse infailible, et c'était la première fois qu'il était en défaut ; aussi n'était-il pas encore parfaitement convaincu qu'il s'était trompé ; il déguisa donc sa colère en espérant que le temps viendra corroborer ses soupçons : cette fois, malgré son peu de courage, il souhaita l'arrivée du *watchman* pour rétablir son honneur.

D'après ce que nous venons de dire, on s'imaginera avec quelle joie et quelle frayeur en même temps, Bouleau entendit quelques moments après des coups précipités à la porte ; il regarda Lampsac et Moufflard d'un œil triomphateur qui semblait leur dire : Eh bien ! êtes-vous convaincus à présent ?

—Aux armes ! dit Lampsac à demi-voix, massacre sur tout le monde ! Puis s'approchant de la porte, il cria de sa grosse voix enrouée : Qui va là ?

—C'est moi, vauriens que vous êtes, répondit au dehors une petite voix grêle et coupée.

Lampsac reconnut cette voix, car il s'empressa d'ouvrir une petite porte épaisse qui roula sur ses gonds rouillés et laissa entrer un homme de moyenne taille armé d'un poignard et portant un chapeau de paille à bords relevés, gilet de drap bleu, des pantalons de lutaine grise. Malgré ce déguisement, les brigands n'eurent pas de peine à reconnaître leur grand chef ; ils portèrent la main à leur bonnet et lui firent un salut moitié civil, moitié militaire.

Cet homme était maître Jacques que nos lecteurs ont déjà rencontré à l'auberge du faubourg Saint-Louis.

En entrant, maître Jacques jeta au-

tour de l'autre un regard scrutateur, puis se laissa tomber sur une vieille chaise bourée qui lui était destinée, et après avoir ôté son gilet, il tira de sa poche une liasse de vieux papiers qu'il se mit à feuilleter avec attention.

Après cet examen silencieux qui dura un bon quart-d'heure, maître Jacques se leva et après avoir fait trois ou quatre tours dans la caverne :

—Eh bien ! mes enfants, dit-il en s'adressant aux brigands, comment va la besogne à présent ? Où est le père Munro ?

—Il est parti depuis c'matin, dit Lampsac en s'inclinant respectueusement.

—Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai vus ?

—Pas grand'chose ; nous sommes guettés de tous côtés ; aussi bien, dans le moment que je vous parle, Sichlou, Jeannot et Labrie s'amuse dans la prison.

—Je sais cela, dit maître Jacques d'un air embarrassé ; gare à vous au moins !

Comme il disait ces mots on frappa de nouveau à la porte, et après le cri ordinaire, le père Munro entra.

—Eh bien ! père Munro, dit maître Jacques en allant au devant de lui, ça va-t-il ?

—Ça va, ça va, signor, dit le père Munro ; puis l'ayant tiré à part, il lui parla quelque temps à l'oreille, après quoi maître Jacques se retira en lançant aux brigands un salut de protection.

—Ha, ha, quand j'vous l'disait qu'j'avais bien entendu, dit Bouleau, qui n'avait pas encore oublié son espion ; j'aurais bien gagé....

—Peste de tes gageures, Bouleau, dit le père Munro, tu n'as qu'ça dans la gueule, sot que tu es ; il s'agit bien de vos différends. Tenez, ajouta-t-il, en jetant sur la souche une poignée de pièces d'or que les brigands regardèrent avec une avidité terrible, voilà de quoi mettre sur la piste d'en gagner d'autres. Ah ça ! mes *jars*, j'ai une fière affaire à vous proposer.

—Bravo ! bravo ! vive le père ! s'écrièrent les bandits.

—Il s'agit d'abord d'un vol avec effraction chez une personne que nous avons déjà visitée sans profit.

—Ah ! j'comprends, dit Bouleau, chez l'bonhomme Pierre... ; en effet ça

va être une vieille affaire que de *giffler* c'vieux-là.

—Oui, et un diable de bon coup si nous pouvons faire voler ses piastres, ajouta Moullard en riant.

—Il faudra l'assommer, le vieux pendard, dit Lampsac, ou que l'tonnerre m'écrase comme une puce.

—Doucement, doucement, poignée de meurtriers, dit le père Munro ; vous y allez rondement vous autres ; attendez un peu, j'ai mes plans.

—Voyons, dit Bouleau avec importance.

—D'abord, dit le père Munro, nous partons d'ici à minuit ; nous nous rendrons tout doucement chez la mère La Troupe ; là nous trouverons la bonne femme Pelouse, le petit Michel, John Mickmac et Louis Ferlampier, à qui j'ai donné rendez-vous.

—Voilà bien du monde pour un vol, dit Bouleau, fâché de ce que, comme à l'ordinaire, on ne l'avait pas consulté.

—Oh ! arrêtez donc, continua le père Munro ; j'oubliais de vous dire le principal : d'abord je me rendrai avant vous à l'auberge : disons vers 7 heures ; je verrai la Pelouse et je lui dirai d'aller faire la malade sur le perron du vieux Pierre ; le bonhomme est avare, mais on le dit assez charitable ; il n'y a pas de doute qu'il fera entrer la bonne femme, et si son mal empire, il la fera mettre au lit ; je sais cela par expérience.

—Bien imaginé, sur mon âme, dit Bouleau avec orgueil ; je n'aurais peut-être pas fait mieux.

—La bonne femme fera semblant de dormir jusqu'à ce que le vieux filou ronfle lui-même de son mieux ; alors elle se lèvera tout doucement, examinera la maison de son mieux, et aussitôt qu'elle entendra sonner deux heures, elle ouvrira un guichet, et nous fera un signal dont je conviendrai avec elle ; et puis, en avant, mes amis !...

—Bien imaginé, père, bien imaginé, répéta Bouleau en frappant des mains ; mais écoutez-donc un peu, si la vieille venait à éveiller quelqu'un ?...vous pouvez penser qu'ils ne dorment pas bien dur depuis l'épouvante que nous leur avons donnée. Ça s'rait une maudite affaire pour nous, oui !

Ouache, Bouleau, je vous croyais

3

plus expédient qu'ça, dit le père Munro d'un air dédaigneux.

Bouleau grinça les dents de honte et de colère.

—Si la Pelouse éveille quelqu'un, qui l'empêchera de dire qu'elle est malade, qu'elle s'est levée pour quelque cause ? Enfin t'nez, j'connais la vieille, elle est fameuse pour les histoires : elle en fera une qu'ils goberont comme du sucre du pays. Quant à nous, si nous n'entendons pas de signal, notre plus court parti sera de décamper, quitte à recommencer un autre jour et d'une autre manière.

—Bravo, bravo ! s'écrièrent tous ensemble Lampsac, Moullard et Bouleau.

—Et combien y aura-t-il à gagner dans cette affaire ? demanda Lampsac,

—Bah ! la menue bagatelle d'une couple de mille louis en argent et peut-être autant en effets ; c'est toujours ça d'pris en s'amusant.

—Bravo ! bravo !

—Vous y êtes donc ?

—Nous y sommes.

—A merveille ! Lampsac, du rum, mille flambes ! du rum, buvons à notre nouvelle entreprise. Vive, vive maître Jacques, notre bon chef !

Et les brigands répétèrent : Vive maître Jacques, notre bon chef ! et firent de si nombreuses libations qu'ils tombèrent bientôt à la renverse et dormirent aussi profondément que s'ils renaient de faire une bonne action.

Nous profiterons de ce temps pour donner une idée de leurs portraits et de leurs caractères.

Le père Munro avait environ 50 ans. Ses cheveux blanchis trop tôt par le vice et le libertinage, descendaient en longues mèches sur son large front où l'on apercevait les traces de la décrépitude la plus basse, l'empreinte de l'ivrognerie la plus dégoûtante. Sa poitrine creuse et velue faisait continuellement entendre un râle sourd et pulmonaire. Ses traits étaient contractés par une audace effrénée, une cruauté révoltante ; ses grands yeux bleus, quoiqu'à demi fermés, ne portaient que des regards farouches et égarés, ses lèvres blanches laissaient apercevoir en s'entr'ouvrant des mâchoires nues et serrées l'une contre l'autre par l'habitude d'une férocité brutale ; ses longues mains décharnées et toujours fermées indiquaient des muscles et des nerfs d'acier toujours tendus avec violence.

Après maître Jacques, qui s'occupait et dont la seule charge était de conduire la troupe et de régler les comptes, si nous pouvons nous servir de cette expression, le père Munro était le premier, l'âme de cette société infernale. Rien ne se faisait sans lui. Se présentait-il un coup de maître à faire ; une entreprise épineuse et pleine de dangers à mettre à exécution, un meurtre horrible à commettre, un vol combiné à exécuter, le père Munro était toujours le premier à l'œuvre. Il avait vieilli dans le crime ; personne plus que lui n'en connaissait les dangers, les hasards, les différentes phases.

Le père Munro avait tout éprouvé : la prison, la marque, le pilori, le fouet étaient pour lui des punitions familières ; enfin il avait évité trois fois le gibet en se sauvant de son cachot.

D'après ce qui précède, on doit penser que le père Munro jouissait auprès de ses semblables d'une réputation à toute épreuve. On sait que, dans une armée, un général qui est couvert de blessures, qui a affronté tous les hasards et les dangers, qui a bravé la mort et lui a échappé souvent, est élevé jusqu'aux nues par tous ses inférieurs ; que plus il est brave, plus sa réputation est brillante : il en est de même avec les brigands ; avec eux, aussi, plus on est scélérat, plus on est estimé.

Passons à Lampsac.

Lampsac est le bras droit du père Munro. Il est, comme lui, hardi, féroce, entreprenant, actif, et lorsqu'il sera à son âge, il aura acquis la même renommée. Lampsac n'a que 30 ans.

Il est d'une grandeur athlétique, d'une force démesurée, d'une agilité peu commune. Il n'a pas une figure tout-à-fait désagréable ; différent du père Munro, il ne porte pas sa férocité sur sa figure : au contraire ses yeux bleus expriment un air de mélancolie et de bonté ; il sourit avec assez de grâce, mais il s'exprime avec rudesse, le son de sa voix est rauque et enroué ; sa démarche est pleine de noblesse et d'aisance.

Bouleau a bien la mine la plus insignifiante qu'il soit possible d'imaginer ; un front bas et plat, couvert de cheveux crépés qui lui descendent jusque sur le nez, de gros yeux gris, morts dans leurs orbites, un gros nez épaté sur lequel on peut faire tenir un verre

plein, une bouche fendue d'une manière démesurée et encadrée dans des lèvres épaisses et rougies par le rum ; des joues enflées et couvertes de favoris roux et hérissés, un air béat et imbécile, un sourire niais et forcé, une démarche nonchalante, des manières gênées : voilà Bouleau quant au physique.

Cependant Bouleau est l'homme de cabinet de la société ; c'est lui qui, ordinairement, trame et prépare les entreprises, c'est l'homme de consultation, par excellence : on ne fait rien sans demander l'opinion de Bouleau ; on ne fait rien avant qu'il ait donné son approbation. Pourquoi cela ? parce que Bouleau est un homme de tête rare, un homme d'un jugement sain, d'un esprit juste et solide, d'une conception vaste ; parce qu'il n'a jamais failli dans ses décisions ; parce que ses conseils ont toujours porté fruit.

Mouflard n'est encore qu'un apprenti, mais un apprenti qui a du talent pour le métier, comme dit le père Munro. "Ce muffle-là, dit-il souvent en s'adressant aux autres, vous montera bientôt sur le dos, mes enfants." Il n'en faut pas plus pour encourager notre jeune scélérat. Mouflard a 25 ans ; il est court et trapu et assez mal proportionné. Il a une figure des plus expressives, un esprit vif et bouillant, un caractère moqueur et satyrique ; c'est l'enfant gâté du père Munro.

Mouflard a commencé son apprentissage sur les marchés : c'est là que le père Munro l'a pris, au milieu d'une troupe d'enfants dénaturés et fainéants qui y croupissent tous les jours dans l'inaction et la misère, et qui finiront par avoir le même sort. N'est-il pas désolant de rencontrer tous les jours des petits garçons avec des paniers ou des chiens, tout couvert de haillons, jurant, insultant tout le monde et passant des journées entières à courir les rues pour un misérable douze sous, tout au plus ? N'est-il pas honteux d'y voir mêmes des hommes, jusqu'à des vieillards, partageant cette infâme paresse, étendus, couchés dans les auberges, à moitié ivres, et donnant ainsi le plus terrible exemple aux enfants qui languissent dans la misère, qui pleurent, qui leur demandent du pain ! Et ces enfants ont des parents : mais des parents, nous le dirons sans hésiter, des parents trop lâches, trop criminels pour les arrêter, trop insouciant pour

les élever, et souvent eux-mêmes trop misérables pour leur inspirer la vertu. Qu'arrive-t-il ? Ces enfants, laissés à leur volonté, commencent par sauter la première barrière qui les sépare du vice ; ils en sautent une seconde, une troisième ; font le premier pas dans le chemin du crime qui leur paraît semé de roses, finissent par le parcourir jusqu'au bout, et meurent sur l'échafaud en maudissant leurs parents !

Nous ne ferons plus qu'une seule réflexion, trop heureux si elle peut être goûtée.

Si la loi met tant de soins, tant d'empressement à dévoiler et à punir le crime, que n'en met-elle donc autant à le prévenir et à l'empêcher ? La chose en serait, selon nous, plus noble et plus méritoire.....

EUGÈNE L'ÉCUYER.

(A Continuer.)

CHANT D'UNE MÈRE INDIENNE.

AU BERCEAU DE SON ENFANT

I

Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.....
Dors, mon enfant, si frais, si beau,
Nulle beauté ne vaut la tienne.
Dors au murmure du ruisseau,
Ta petite main dans la mienne.
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.

II

Balance-toi, joli berceau.
Roule, roule, vague aérienne...
Dors dans ton nid, petit oiseau.
Au souffle de la brise indienne.
J'ai pour ton réveil un cadeau,
Il faut dormir pour qu'on l'obtienne...
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne.

III

Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne...
Veux-tu la plume d'un corbeau ?
Ton père donnera la sienne.
Moi je te dirai de nouveau,
Enfant, une légende ancienne.
Balance-toi, joli berceau,
Roule, roule, vague aérienne...

FORESTIERS

ET

VOYAGEURS.

ETUDE DE MŒURS.

Qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.
Alfred de VIGNY.

Au Lecteur.



DES de populations présentent, dans leurs caractères typiques, plus d'intérêt que la population française des bords du Saint-Laurent. Elle tire ce fonds de poésie du tempérament de la race qui lui a donné origine, du genre et de la multiplicité des occupations auxquelles elle a dû se livrer dans un pays sauvage, des aventures de voyage, de chasse et de guerre qui lui sont arrivées, dans ses rapports avec des peuplades barbares aux mœurs et aux idées étranges. Notre population tire encore ce fonds de poésie de ses souvenirs de la poétique Bretagne, transportés au sein de cette vaste et grandiose nature de notre sol d'Amérique.

Parmi les types qui se sont ainsi développés, celui du *Forestier*, à cause même du caractère de nos grands bois canadiens, est nécessairement un des plus curieux à étudier ; mais il en est un autre plus curieux encore, parce qu'il semble résumer tous les autres, c'est celui du *Voyageur*. Pittoresque entre tous, ce type a plus contribué à faire connaître notre petit peuple que tous les événements de notre histoire. Ce sont ces deux types, et surtout le dernier, que j'essaierai de tracer ici, avec leurs accessoires et dans les conditions où ils se produisent.

Voyageur, dans le sens canadien du mot, ne veut pas dire simplement un

homme qui a voyagé ; il ne veut pas même dire toujours un homme qui a vu beaucoup de pays. Ce nom, dans notre vocabulaire, comporte une idée complexe.

Le voyageur canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bucheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, *en puissance*, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes.

Selon les besoins et les exigences des temps et des lieux, il peut confectionner une barque et la conduire au milieu des orages du Golfe, faire un canot d'écorce et le diriger à travers les rapides des rivières, *lancer* une paire de raquettes et parcourir dix lieues dans sa journée, porté par elles sur les neiges profondes. Il sait comment on prend chaque espèce de poisson dans chaque saison : il connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois qu'il sait ou poursuivre ou *trapper*. La forêt, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, les éléments et lui se connaissent d'instinct.

Le voyageur canadien est l'homme aux expédients, par excellence ; aussi, est-il peu de situations qui le prennent au dépourvu. Les quatre points cardinaux lui sont égaux. Le clocher de sa paroisse est à ses courses, ce qu'est le grand pilier du portique de Notre-Dame de Paris au système milliaire de France, le point central. Il partira aussi volontiers pour le fond de la Baie d'Hudson que pour le Golfe du Mexique, pour la chasse aux loups marins, dans les glaces de l'Atlantique, que pour la chasse à la baleine, dans les eaux du Pacifique. Rarement, cependant, il laissera sa paroisse avec l'intention de n'y pas revenir tôt ou tard ; quand il prend congé de ses proches et de ses amis, son dernier mot est toujours : " *A la revue ! Que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je "revienne !*"

Les voyageurs canadiens ont découvert ou parcouru tout le nord de l'Amérique, des bouches du Meschacébé à celles du Mackensie, de Terre-neuve à Quadra et Vancouver : ils ont battu leurs briquets et allumé leurs feux sur tous les points de ce vaste continent, et traversé pendant plus de deux siècles les

pays de chasse de toutes les tribus sauvages.

Le Père de Smedt, ce voyageur du Bon Dieu, raconte qu'il était un jour arrivé, d'aventure, dans un des endroits les plus écartés et les plus sauvages des montagnes rocheuses. A l'aspect des lieux, il se croyait bien le seul homme de race blanche qui eut foulé les rochers et les mousses de ce quartier désolé du nouveau monde, lorsque la fumée d'un campement, apparaissant à peu de distance devant lui, attira ses regards et ses pas. C'était le campement d'un voyageur canadien, qui reçut le missionnaire comme un vrai canadien reçoit ceux qui sont chargés de porter la bonne nouvelle.

Le Père de Smedt, après avoir décrit cet incident de ses voyages, s'écrie : " Et dans quel " endroit du désert les canadiens n'ont- " ils pas pénétré ! "

Le voyageur canadien est catholique et français ; la légende est catholique et le conte est français ; c'est assez dire que le récit légendaire et le conte, avec le *sens moral* comme au bon vieux temps, sont le complément obligé de l'éducation du *voyageur* parfait.

Je suis, moi aussi, un peu voyageur et beaucoup canadien : j'ai campé sur les bords de nos lacs et de nos rivières ; j'ai vécu avec les hommes de la côte et de la forêt ; j'ai recueilli plusieurs de leurs récits et je les écris, pour tâcher de faire qu'on puisse les lire quand on ne pourra plus les entendre raconter.

Ces légendes et ces contes, dans lesquels les peuples ont versé leur âme, avec lesquels ils ont cherché à satisfaire, dans de certaines limites, ce besoin du merveilleux qui est le fond de notre nature ; ces souvenirs réels ou fictifs, attachés à tel ou tel endroit de chaque pays habité, constituent une portion notable de toute littérature nationale.

Pourquoi cela ? Parceque, d'abord, l'homme a besoin de se souvenir de ce qui a été ou de ce qu'on a cru, et encore parceque l'esprit de l'homme, à le considérer comme intelligence exilée loin de l'essence du vrai, du bon et du beau, ne peut pas plus vivre de réalisme que son âme des vérités naturelles qu'elle perçoit : il faut à l'un voyager dans l'inconnu, à l'autre se reposer dans la foi à des mystères.

De là vient, pour notre imagination, le besoin de se nourrir de conceptions enchantées. La légende et le conte

tirent de là leur charme ; l'homme qui n'a pas conservé en lui assez de naïve candeur pour goûter ce charme est, à mon avis, bien malheureux.

Le bon Lafontaine s'écriait, dans un de ces moments de rêveries qui font miroiter devant soi les souvenirs des premières années :

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrait un plaisir extrême !

Je n'ai malheureusement pas le talent admirable de Perrault, l'immortel auteur des *Contes de Fées* : aussi tâcherai-je de mettre le moins possible de ce qui m'est propre dans ces histoires que je transcris : je voudrais pouvoir leur laisser ce ton de franche gaieté, de naïveté charmante, de philosophie primitive et d'allégorisme souvent profond que prennent, tour à tour, les récits populaires.

C'est, avec tout juste ce qu'il nous faut de poli à une œuvre du genre, l'homme du peuple que je voudrais peindre dans les lignes suivantes ; tel qu'il se montre dans la vie intime, à laissé lui-même dans ses bons instincts, sa bonne humeur et sa poésie naturelle, tirant de ses erreurs mêmes des leçons de bien, gardant, au milieu de ses faiblesses, le souvenir de ce que la religion et la famille l'ont fait, avant de le laisser affronter les dangers du monde à la grâce de Dieu.

Dans la première partie de ce récit, les *Chantiers*, j'ai tâché de retracer quelques scènes de notre grande et belle nature du Canada, avec les mœurs de la Forêt.

Dans l'*Histoire du Père Michel*, j'ai réuni sur la tête d'un seul acteur plusieurs aventures qui sont réellement advenues, à divers personnages que j'ai connus. J'ai encore pris occasion de mentionner quelques noms bénis de nos populations, de narrer quelques légendes et contes populaires, et de rappeler quelques souvenirs qui se rattachent aux endroits parcourus par mon héros.

Baucoup de mes lecteurs, qui ont déjà entendu parler de ces histoires, qui ont visité les lieux témoins des scènes que je raconte, retrouveront dans ces récits des réminiscences qui, j'en suis bien certain, ne seront pas pour eux sans charmes.

CHAPITRE I.

Les Chantiers.

LA FORET.

§1.—La Montée aux Chantiers.

Il y a de cela déjà longtemps ; les *Fêtes* étaient passées ; l'Eglise avait redit ses *Noëls* si beaux et si touchants ; les jeunes gens de la paroisse avaient, au jour de l'an, fait la quête des pauvres par les maisons, en chantant *La Ignolée*, (1) que j'entendis alors probablement pour la dernière fois ; les souhaits de bonne année étaient terminés ;..... la besogne ne m'accablait pas, je résolus d'aller visiter les chantiers à bois d'une de nos grandes rivières du bas du fleuve.

Je me joignis donc à des conduc-

(1) Ce mot *La Ignolée* désigne à la fois une coutume et une chanson ; apportées de France par nos ancêtres, elles sont aujourd'hui presque entièrement tombées dans l'oubli.

Cette coutume consistait à faire par les maisons, la veille du jour de l'an, une quête pour les pauvres (dans quelques endroits on recueillait de la cire pour les cierges des autels), en chantant un refrain qui variait selon les localités, refrain dans lequel entrait le mot *La Ignolée, guillonée, la guillona, aguillanleu*, suivant les dialectes des diverses provinces de France où cette coutume s'était conservée des anciennes mœurs gauloises.

M. Ampère, rapporteur du *Comité de la langue de l'histoire et des arts de la France, etc.*, a dit, au sujet de cette chanson : " Un refrain peut-être la seule trace de souvenirs qui remontent à l'époque druidique."

Il ne peut y avoir de doute, sur le fait que cette coutume et ce refrain aient pour origine première la cueillette du gui, sur les chênes des forêts sacrées, et le cri de réjouissance que poussaient les prêtres de la Gaule Druidique, *Au gui l'an neuf*, quand la plante bénie tombait sous la faucille d'or des druides.

Dans nos campagnes c'était toujours une quête pour les pauvres qu'on faisait, dans laquelle la pièce de choix était un morceau de l'échine du porc, avec la queue y tenant, qu'on appelait *l'échignée ou la chignée*. Les enfants criaient à l'avance en précédant le cortège : *La Ignolée qui vient !* On préparait alors sur une table une collation pour ceux qui voulaient en profiter et les dons pour les pauvres.

Les *Ignoteux*, arrivés à une maison, battaient devant la porte avec de longs bâtons la mesure en chantant : jamais ils ne pénétraient dans le logis avant que le maître et la maîtresse de la maison, ou leurs représentants, ne vinssent en grande cérémonie leur ouvrir la porte et les inviter à entrer. On prenait quelque chose, on recevait les dons, dans une poche qu'on allait vider ensuite dans une voiture

teurs de voitures, chargés d'aller porter des approvisionnements à l'un de ces établissements. Notre petite caravane se composait d'une vingtaine de traîneaux, portant des balles de foin pressé, des barils de lard, de farine, de melasse, de poisson, des sacs d'avoine, du sucre, du thé et autres articles de consommation qu'on expédie, pendant tout l'hiver, pour les hommes et les chevaux employés dans cette industrie.

Le départ avait lieu dans l'après-midi; car nous allions coucher dans les dernières concessions de la paroisse, sur les confins de la forêt, afin de pouvoir arriver, dans la journée du lendemain, au but de notre destination.

Plusieurs jeunes gens des chantiers, qui n'avaient pas voulu passer les fêtes dans les bois, devaient nous rejoindre de grand matin, pour faire route avec nous et charmer ainsi les heures et les fatigues du voyage.

qui suivait la troupe; puis on s'acheminait vers une autre maison, escortés de tous les enfants et de tous les chiens du voisinage, tant la joie était grande..... et générale!

Voici la chanson de *La Ignolée*, telle qu'on la chantait encore en Canada, il y a quelques années, dans les paroisses du Bas du Fleuve:

Bonjour le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison,
Nous avons fait une promesse
De venir vous voir une fois l'an.
Une fois l'an ce n'est pas grand'chose
Qu'un petit morceau de chignée.

Un petit morceau de chignée,
Si vous voulez.
Si vous voulez rien nous donner,
Dites nous le.
Nous prendrons la fille aînée,
Nous y ferons chauffer les pieds!
La Ignolée! La Ignoloché!
Pour mettre du lard dans ma poche!

Nous ne demandons pas grand'chose
Pour l'arrivée.
Vingt cinq ou trente pieds de chignée,
Si vous voulez.
Nous sommes cinq ou six bons drôles,
Et si notre chant n vous plait pas
Nous ferons du feu dans les bois,
Etant à l'ombre,
On entendra chanter l'oncou
Et la Coulombe!

Le christianisme avait accepté la coutume druidique en la sanctifiant par la charité, comme il avait laissé subsister les *menhirs* en les couronnant d'une Croix. Il est probable que ces vers étranges,

Nous prendrons la fille aînée,
Nous y ferons chauffer les pieds!

sont un reste d'allusions aux sacrifices humains de l'ancien culte gaulois. Cela rappelle le chant de Velléda, dans les *Martyrs* de Chateaubriand: —
" Teutaès veut du sang.... au premier jour du siècle..... il a parlé dans le chêne des druides! "

Nous nous distribuâmes dans les maisons voisines de l'entrée du chemin des bois, nous arrangeant de notre mieux pour passer la nuit sans trop gêner nos hôtes, dont l'hospitalité était telle qu'on se fut volontiers privé de tout pour ajouter à notre bien-être.

A l'heure convenue du lendemain, nous vîmes arriver nos jeunes compagnons de route. Ils venaient, *piquant au plus court*, à travers la neige des champs montés sur leurs raquettes. Ils chantaient, sur un air aussi dégagé que leur allure de voltige, le gai refrain des bucherons canadiens:

Voici l'hiver arrivée,
Les rivières sont gelées,
C'est le temps d'aller au bois
Manger du lard et des pois!
Dans les chantiers nous hivernerons!
Dans les chantiers nous hivernerons!

Je serais bien empêché, ami lecteur, de vous donner les autres couplets de cette chanson, attendu que, sauf ce prélude obligé et le couplet de *fin finale* que je vais incessamment vous faire connaître, tout le reste s'improvise pour répondre aux besoins des circonstances.

Il est cependant une stance qu'on chante presque toujours pour clôture de la saison des chantiers; mais celle-ci sur un ton quelque peu ennuyé, avec une apparence affectée de fatigue la voici:

Quand ça vient sur le printemps,
Chacun craint le mauvais temps:
On est fatigué du pain,
Pour du lard on n'en a point.
Dans les chantiers, ah! n'hivernons plus!
Dans les chantiers, ah! n'hivernons plus!

Le chemin dans lequel nous allions nous engager était bien battu, comme le sont forcément tous les chemins de chantiers (1) en activité. Il y avait, au départ, une longue suite de montées assez raides, que les chevaux chargés ne franchissaient qu'en tirant à plein collier et par reposades.

Il faisait beau: les jeunes gens et moi, qui n'avions pas de voitures à conduire, déposâmes nos capots et nos

(1) Le mot *chantier* a diverses acceptions: c'est ainsi qu'il signifie quelquefois l'ensemble d'un établissement, ou l'industrie de l'exploitation des bois elle-même; quelquefois le logement des ouvriers. C'est de cette dernière acception que les anglais font usage dans le mot *shanty* (corruption de *chantier*), par lequel ils désignent une lutte de colon.

raquettes sur les charges des traîneaux, et primes les devants.

J'avais du plaisir à écouter les lazzis de mes compagnons de route, et à prendre ma part de leur bonne et franche gaieté. Je notais de plus, avec intérêt, toutes les empreintes laissées sur la neige, aux bords du chemin, par les habitants de ces bois giboyeux.

C'est quelque chose de vraiment curieux que d'étudier toutes ces pistes, et de suivre, par l'imagination, dans leurs courses, leurs chasses et leurs ébats, ces animaux petits et grands de la forêt.

Ici les lièvres peureux ont sauté toute la nuit ; là une perdrix a dormi dans la neige ; il vous semble la voir s'y blottir, s'arranger dans sa couverture blanche, pour ne laisser sortir que sa tête de son lit mollet. Ailleurs se montre la piste régulière d'un coquin de renard, puis celle d'un vagabond de loup-cervier.

Et ainsi de suite, à mesure que vous avancez :—une glissée de loutre dans le voisinage d'un petit lac ; la trace profonde d'un orignal, ou l'empreinte plus large mais plus superficielle d'un caribou ; autour des arbres le trotte menu timide des souris des bois, ou la marque de la patte soyeuse mais perfide d'une marte.

Enfin toute une histoire, tantôt joyeuse, tantôt lugubre : des fêtes, des festins, des embûches, des luttes sanglantes : un drame réel est écrit sur les blanches pages qui se déroulent devant vous !

Ce lisant ainsi sur la neige, nous arrivâmes au haut des montées, où nous fîmes halte et d'où les voitures ne tardèrent pas longtemps à se faire voir, gravissant la dernière côte au bruit joyeux de nombreux grelots fixés aux atelages.

Comme les caravanes des déserts de l'Afrique, comme celles des prairies de l'Ouest de l'Amérique, ces conduites de voitures de chantiers ont leur physionomie pittoresque et leurs allures propres, quand elles glissent sur cette longue traînée que forme un chemin d'hiver à travers la forêt primitive.

Lorsque les charretiers nous rejoignirent, un grand feu, allumé par nos jeunes gens, brûlait au bord du chemin. On ne s'arrête guère dans les bois sans allumer du feu, et personne n'est plus ami du feu que le Canadien

qui a pour proverbe : *Bon feu, bonne mine, c'est la moitié de la vie !*

Pendant que les chevaux reprenaient haleine, les hommes babillaient et fumaient autour du brasier.

Devant nous le terrain s'inclinait par une pente longue et douce, c'était la contre partie des côtes que nous venions de gravir ; les chevaux descendaient cette rampe au trot presque sans efforts et pouvaient, par conséquent, souffrir le poids des hommes en sus du poids de leurs charges ; aussi, devons-nous tous monter sur les traîneaux, ou, pour être dans le vrai, *embarquer sur les charges*, comme me dirent nos gens, dignes descendants des marins *embarqués* à Saint Malo, la Rochelle ou Dieppe, pour venir au Canada.

Quand le chef de brigade donna le signal du départ chacun ençossa son capot, *pour ne pas refroidir*, et nous jetant en travers des balles de foin et des sacs d'avoine, deux par deux, tant qu'il y en eut, nous commençâmes à glisser sur le plan incliné de notre chemin.

Puis tantôt marchant, tantôt *trainant*, nous allions, qui chantant, qui songeant, qui conversant à tue-tête d'un bout à l'autre du convoi, et admirant comment est grande et belle la Forêt Canadienne !

Oh ! vous qui ne l'avez pas vue ! allez voir la forêt. Allez la voir surtout quand elle est drapée dans son manteau de neige, Allez voir s'élever à travers les arbres séculaires, la fumée du campement et prendre, à la suite d'une journée de fatigues et de plaisir, votre part d'un bon lit de sapin !

Sur le midi nous arrivâmes à un *camp* (1) où nous devons nous arrêter pour prendre un repas que la meilleure des sauces, l'appétit, allait assaisonner.

Je profiterai de cette halte pour faire, au profit des lecteurs qui n'ont point pratiqué la forêt, une courte description d'un chantier dans les bois. Tous se ressemblent et, à part quelques différences de détails, la description générale qui convient à l'un convient également à tous les autres.

(1) On appelle *camp* (le p se prononce ici) dans le langage des forestiers et des voyageurs canadiens, l'habitation, toujours plus ou moins temporaire, qu'on élève dans les bois. La signification s'étend aussi aux dépendances du logement s'il en existe et, par extension figurée, au personnel qui l'habite.

§ 2.—Le Camp d'un Chantier.

Le site du *camp* occupe un petit plateau, pas assez élevé pour être trop exposé, mais assez pour n'être pas incommodé par l'eau dans les dégels : dans le voisinage immédiat coulent les eaux saines et abondantes d'une rivière ou d'un ruisseau.

L'emplacement nécessaire a été soigneusement débarrassé : sur le sol de cette petite trouée faite au milieu de la forêt, s'élèvent les édifices de l'établissement. C'est d'abord le *camp* proprement dit, maison, case ou cabane, destiné au logement du personnel, puis une écurie pour les chevaux, et enfin des *abris* faits pour recevoir et protéger des objets de consommation, des ustensiles etc., etc.

Autour de ces constructions sont épars des barils vides, des tas de bois, auxquels s'ajoutent, quand les hommes sont entrés le soir et les jours de dimanches et fêtes, des traîneaux renversés sur le côté, des raquettes et autres instruments, plantés dans la neige ou disposés près de la porte d'entrée du *camp* et de l'écurie.

Les édifices d'un chantier sont construits de troncs d'arbres non écaris ; ces morceaux de bois ronds sont ajustés aux angles au moyen d'entailles pratiquées aux faces supérieure et inférieure des deux extrémités de chaque pièce ; d'où vient à cette espèce de construction le nom de *charpente à têtes*. Les interstices entre les pièces sont calfeutrées avec de la mousse ou de l'écorce de cèdre. Le toit est formé de planches fendues et dressées à la hache, lesquelles, dans le vocabulaire de nos forestiers, portent le nom d'*éclats*. Les planchers de haut et de bas sont faits de petites pièces grossièrement écarries.

L'intérieur du logement des hommes de chantiers se compose d'ordinaire d'une seule pièce. Tout autour de cette pièce règne une rangée de lits ou *couchettes*, dont les ais sont fixés aux lambris. Le plancher des couchettes est formé de petits barrotins, recouverts d'une couche plus ou moins bien arrangée de branches de sapin, selon le *sybarisme* de l'occupant : un oreiller, dont ni la matière ni la forme ne sont prescrites par le règlement, et des couvertures de laine complètent la literie des hommes de chantier.

Un poêle, dont le tuyau traverse le toit, occupe d'ordinaire le centre du logis, entouré le soir de *mitasses*, de cheussettes, de mitaines qu'on fait sécher pour le lendemain. Une table à tréteaux, quelques sièges rustiques, des ustensiles de cuisine et de table, quelques outils, une meule et des pierres à aiguiser, un miroir, quelques montres, un ou deux fusils et le modeste nécessaire de toilette de chacun complètent tout l'aménagement du *camp*.

J'ai parlé des sièges : il en est une espèce particulière aux chantiers, laquelle prête à des formes les plus variées et les plus pittoresques : je connais certains ébénistes forestiers qui possèdent un talent remarquable dans ce genre de travail. Ces sièges sont confectionnés sans tour, et sans avoir recours au système couteux et peu sûr des mortaises, clous, chevilles, vis et colle forte. Les branches d'un sapin en forment les pieds (quelquefois les bras et le dossier) ; partie du tronc de l'arbre, façonné selon le goût et la patience de l'ouvrier, en constitue le siège. La chronique rapporte que le premier siège, *style chantier*, qui fut produit avait quatre pieds ; il était ainsi fait que quelqu'un, entrant le soir dans le *camp*, le prit tout bonnement pour la chienne du contre-maitre : de là vient qu'on nomme ce siège une *chienne*, et qu'il est, par conséquent, fort comme il faut de dire dans les chantiers, à celui qui se trouve de service à l'arrivée d'un étranger : — "Présente donc une chienne à monsieur : " — ou à l'étranger lui-même : — "Monsieur, veuillez vous asseoir sur cette chienne."

Disons un mot, maintenant, du personnel des chantiers et de l'organisation sociale et hiérarchique de cette société des bois. Naturellement, le chiffre de la population varie selon l'importance de l'exploitation et la richesse de la portion de forêt soumise à cette exploitation ; mais si la population d'un chantier, quelque fut son chiffre, défilait devant vous dans l'ordre des préséances, voici le rang relatif que chacune de ses diverses classes occuperait : 1o. le Contremaitre, 2o. les *bucheurs*, 3o. les charretiers, 4o. les *clairieurs*, 5o. Le *Couque*.

Le contremaitre et le *couque* sont des fonctionnaires uniques dans leurs attributions ; les autres sont des travailleurs, dont le nombre proportionnel va-

L'ORPHELINÉ.

ROMANCE.

PAROLES DE M. L'ABBE VAN DENNEST.

MUSIQUE DE H. CARTPI.

Andante con grazioso.

The piano introduction for the first system is written in 2/4 time with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). It begins with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with grace notes and slurs, while the left hand provides a steady accompaniment of chords and single notes.

dolce con espressivo.

The first line of the romance features a vocal melody and piano accompaniment. The vocal line is marked *dolce con espressivo* and begins with a piano (*p*) dynamic. The lyrics are: "O Vier - ge sainte e - cou - te ma pri - è - re; Dé - li - vre moi de ce des - tin". The piano accompaniment consists of chords and single notes in the left hand, and chords in the right hand.

The second line of the romance continues the vocal melody and piano accompaniment. The vocal line includes dynamic markings: *cres.*, *sfz*, *rit.*, and *dim.*. The lyrics are: "- el; Dai - gne, Pa - tro - ne au - guste et tu - te - lai - re, Je - ter sur". The piano accompaniment follows the same pattern as the first line.

The third line of the romance concludes the vocal melody and piano accompaniment. The vocal line is marked *pressez un peu.* and includes the lyrics: "moi ton re - gard ma - ter nel! Er - rante au loin,..... pleu - rante et so - li -". The piano accompaniment continues with chords and single notes.

la voce e rit. *a tempo.*

tai - re, Dans ma dou - leur, je me tour - ne vers toi; D'une or - phè - li - ne en -

cres - *cen* - *do.* *rit.* *a tempo.*

rit.

- tends la plainte a - mè - re, Rei - ne des Cieux et prends pi tié de moi.

colla voce.

f.

2^e COUPLET. *dolce.*

La nuit est som-bre et l'hi-ver est bien ru - de; Le vent gé-mit le long du grand che-min, En vain ma voix é-

rit. *dim.* *serrez.*

- ment la so-li-tu-de. Pas d'homme a-mi qui me ten-de la main. O Vierge sainte é-coute ma pri-è-re; Dans ma dou-

rit. *♩ a tempo.* *rit.*

- leur je me tour-ne vers toi, D'une or - phe-li-ne en-tends la plainte a - mè - re, Rei-ne des cieux et prends pi-tié de moi.

3^e COUPLET. *dolce.*

J'ai tout per-du sur cet-te tris-te ter-re, Mais il me reste un con-so-lant es-poir, Si je n'ai plus, he-

rit. *dim.* *serrez.*

- las, ma bonne mè-re Il vient le jour où j'i-rai la re-voir. O Vierge sain-te é-con-te ma pri-è-re; Dans ma dou-

rit. *a tempo.* *rit.*

- leur je me tour - ne vers toi, D'une or - phe-li-ne en-tends la plainte a-mè-re, Rei-ne des cieux et prends pi-tié de moi.

la voce e rit. *a tempo.*

tai - re, Dans ma dou - leur, je me tour - ne vers toi; D'une or - phe - li - ne en -

cres - cen - do. *rit.* *a tempo.*

rit.

- tends la plainte a - mè - re, Rei - ne des Cieux et prends pi tié de moi.

colla voce.

COUPLLET. *dolce.*

La nuit est som - bro et l'hi - ver est bien ru - de; Le vent gé - mit le long du grand che - min, En vain ma voix é -

rit. *dim.* *serrez.*

- ment la so - li - tu - de. Pas d'homme a - mi qui me ten - de la main. O Vierge sainte é - cou - te ma pri - è - re; Dans ma dou -

rit. *a tempo.* *rit.*

- ur je me tour - ne vers toi, D'une or - phe - li - ne en - tends la plainte a - mè - re, Rei - ne des cieux et prends pi - tié de moi.

COUPLLET. *dolce.*

J'ai tout per - du sur cet - te tris - te ter - re, Mais il me reste un con - so - lant es - poir, Si je n'ai plus, hé -

rit. *dim.* *serrez.*

- las, ma bonne mè - re Il vient le jour où j'i - rai la re - voir. O Vierge sain - te é - cou - te ma pri - è - re; Dans ma dou -

rit. *a tempo.* *rit.*

- leur je me tour - ne vers toi, D'une or - phe - li - ne en - tends la plainte a - mè - re, Rei - ne des cieux et prends pi - tié de moi.

Biographies.

Galerie des Hommes Illustres.

St. VINCENT DE PAUL.



PARIS possède le corps du héros de la charité. C'est dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres, 95, que se trouve ce précieux dépôt.

Du fond des landes de Bordeaux, de l'obscur retraite d'une pauvre chaumière, appelé par la Providence au sein de la capitale, il s'y montra tour à tour le modèle du sacerdoce, le restaurateur du clergé, le fléau de l'hérésie, le père et le réformateur des communautés religieuses, le conseiller des rois, l'asile et le refuge, l'ami et le sauveur de tous les infortunés, et ainsi, par les miracles de la charité et du zèle, il sut répondre aux miracles de grâce qui lui avaient préparé des destinées si hautes et si sublimes.

C'est parce que Vincent de Paul a été un bon prêtre qu'il est devenu tout à la fois le héros de la société et le héros du christianisme. Mais il n'a été un bon prêtre que parce qu'il s'est attaché à être le fidèle imitateur de Jésus-Christ. Telle a été sa pensée dominante.

Les hommes de tous les partis et de toutes les croyances admireront toujours les prodigieux travaux et les prodigieux succès de la charité.

En 1729, le Pape Benoît XIII l'inscrivit au catalogue des saints.

La statue de ce prêtre, l'honneur du sacerdoce et de la France, est dans la basilique de St. Pierre, à Rome, au milieu de tous les fondateurs des autres corps religieux.

Pendant l'Octave, les fidèles sont admis à voir de près le corps du saint, et le concours a été remarquable cette année. C'est au chœur de la chapelle, au-dessus du maître-autel, chef-d'œuvre

d'après les dessins du Père Arthur Martin, que s'élève une magnifique chaise en argent, chef-d'œuvre d'Odiot, qui a été admirée à l'Exposition de l'industrie en 1827, offrande du diocèse de Paris à Saint Vincent et à ses enfants, dont le prix élevé fut acquitté à l'aide de quêtes et de souscriptions ; le roi, les princes et princesses figurent en tête de la liste.

Cette chaise est un carré de sept pieds de long sur deux et demi de hauteur et de largeur avec dessus cintré. De belles glaces en ferment les trois faces latérales. Le montant et le cintre sont ciselés avec goût. A chacun des deux montants sont deux socles surmontés de petits orphelins qui, les mains jointes, regardent avec une vive expression de respect et de reconnaissance leur bienfaiteur et leur père. Une statue du saint, de trois pieds et demi d'élévation, en habits sacerdotaux, à genoux sur un nuage, les yeux et les mains au ciel, couronne la chaise. Autour de lui quatre anges, en argent massif, comme la statue, portent les attributs de la Religion, la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*.

L'intérieur de la chaise est revêtu de velours violet orné de broderies en or.

On y voit donc le corps de saint Vincent. Il est revêtu d'une tunique de soie blanche, d'une aube d'un riche travail, d'une pieuse chrétienne, d'un ruban de soie blanche en forme de ceinture ; d'une étole de moire violette, richement brodée en or, donné par les filles de la Charité ; d'une soutane et d'une ceinture de soie blanche ; d'un rochet en batiste à la romaine, de souliers de velours noir ; d'une riche étole pastorale, présent de l'archevêque de Paris ; d'une large calotte de soie noire ; d'une représentation de la figure et des mains en cire.

Entre ses doigts est un crucifix, tiré du trésor de la métropole et don du chapitre ; la tradition rapporte que ce crucifix a servi à saint Vincent pour exhorter Louis XIII à la mort.

Cette chaise fut apportée solennellement en procession, le 25 avril 1830, de Notre-Dame chez les Lazaristes. Ce fut un triomphe que cette translation au milieu de la cité, ce fut une sorte de prodige que nos neveux auront quelque peine à concilier avec l'indifférence de notre siècle. En effet, pendant la neuvaïne, les curés de Paris vinrent processionnellement avec leur clergé et de

nombreux paroissiens faire une pieuse station.

Je visitai, le même jour, au musée des Beaux-Arts, un chef-d'œuvre de peinture dû à notre célèbre peintre, M. Bonnat, qui nous le représente remplaçant au baigne de Marseille un galérien. Puis la statue si bien réussie de M. Cabuchet, dans une des chapelles de Saint-Sulpice, et le si beau portrait, par Bourbon, protestant, que possède l'église de Saint-Etienne-du-Mont, on dirait, en le voyant, la bonté incarnée.

Dans une salle voisine de la chapelle des Lazaristes se trouvent multipliées des reliques du saint, des martyrs, des prêtres de la Mission, des portraits remarquables de Monseigneur de Quélen, de saint Vincent, de Mademoiselle Legras, un rochet du vénérable curé d'Ars, etc., etc. On y remarque surtout une parcelle du cœur de saint Vincent, car il faut l'avouer, grâce à une sainte ruse du cardinal Fesch, le cœur réclamé à Turin et destiné à Paris, est demeuré à la cathédrale de Lyon, et je ne m'étonne pas que cette cité soit la ville de la propagation de la foi, possédant le cœur de celui qui possède à un si haut degré ce trésor céleste.

Cette journée, passée au pied de la chaise du saint, est vraiment un jour du ciel sur terre ; au milieu de tant de cœurs enflammés par la charité chrétienne, on se croirait en paradis.

Maximes et Pensées.

Une très-grande dame vint un jour se plaindre de son mari au Béarnais.

— Il me bat, dit-elle.

— Cela ne me regarde pas, répondit le roi.

— Oh ! ce n'est pas tout, reprit la dame, il conspire contre Votre Majesté.

— Ça, c'est autre chose, répliqua Henri IV : ça ne vous regarde pas !

• A l'hôpital militaire.

Le chirurgien major, faisant sa tournée, s'adresse au fusilier Maclou :

— Où vous sentez-vous le plus mal ?

— Au régiment, major !

Calino racontait hier la durée de l'hiver de 1870-1871.

— Bref, termina-t-il, à la fin de décembre il faisait si froid que j'étais obligé de me laver les mains avec des gants.

Galerie des Femmes Célèbres.

MADAME DE SÉVIGNÉ.



MADAME de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, naquit, disent tous les biographes, en 1627, dans la riante et fertile province de la Bourgogne, au vieux château de Doubilly (1), voisin de la jolie petite ville de Semur, cette ancienne capitale de l'Auxois.

Mais M. Ravenel, conservateur à la Bibliothèque impériale, a découvert, il y a quelques années, dans les registres de l'hôtel-de-ville de Paris, que Mme de Sévigné n'était pas née à Bourbilly, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais bien à Paris, sur la paroisse de Saint-Paul.

Petite fille de sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, elle puisa, dès ses jeunes années, dans de si pieux souvenirs domestiques, une règle uniforme de piété et de vertu, dont elle ne se départit jamais durant sa longue carrière.

Elle avait cinq ans à peine quand le baron de Chantal, son père, fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Cette mort glorieuse pour la France, semble environner d'une auréole de respect et de patriotisme le berceau de l'aimable auteur. Toutefois l'avenir ne semblait pas devoir lui ménager un sort heureux et tranquille : car elle était fort jeune lorsqu'elle perdit sa mère ; elle resta donc orpheline dès l'âge le plus tendre. Elle eut pour tuteur son oncle maternel, l'abbé de Coulanges, qui fut, pour sa nièce enfant, le plus affectueux des pères, et de cœur et de sacrifices. Aussi, pleine de la plus vive gratitude, la jeune pupille immortalisa-t-elle son bienfaiteur en le faisant passer avec elle à la postérité sous le titre du *bien hon* abbé de Coulanges.

(1) Le vieux château de Bourbilly, paroisse de Vic-Chassenay, était situé entre le bourg d'Époisses et Semur.

Ses premières années s'écoulèrent paisibles et riantes dans l'agréable village de Sucy, à quatre lieues de Paris, où le financier Coulanges, ayeul de notre héroïne, avait fait élever une magnifique maison de plaisance.

Ménage et Chapelain furent les premiers qui ouvrirent à Mlle. de Chantal les sources de la littérature et du bon goût. Ses visites à la cour lui permirent bientôt d'allier à la culture des lettres les grâces de la société d'une politesse exquise.

Plus d'agrément que de régularité, plus de grâce piquantes que correctes, une physionomie vive et spirituelle, sensible et enjouée tout ensemble, une taille élégante et bien prise, l'éclat d'une éblouissante fraîcheur, de beaux cheveux blonds, des mains ! les plus belles du monde, et qui faisaient dire, en parlant de Ménage, que c'était le plus bel ouvrage qui fût sorti d'entre les siennes ; tel est l'ensemble séduisant que nous offrent tous les portraits de la marquise de Sévigné.

Car, avant l'âge de dix-huit ans, elle a cessé d'être Mlle. de Chantal. Jolie, riche, distinguée de naissance, en possession d'une dot considérable, elle épousa, en 1644, le marquis Henri de Sévigné, maréchal de camp, et issu d'une des plus anciennes maisons de la Bretagne. Cette union ne fut ni heureuse ni de longue durée. Le marquis de Sévigné succomba dans un duel qu'il eut à Paris, en 1651, contre le chevalier d'Albret.

Restée veuve à vingt-cinq ans, dans toute la fleur de sa jeunesse, Mme. de Sévigné bannit jusqu'à l'idée seule d'un nouvel hymen. Elle pensa qu'il était de son devoir de s'occuper exclusivement d'un fils et d'une fille qu'elle avait eus de son époux. Charles de Sévigné apprit de sa mère à le disputer d'esprit et de savoir aux plus érudits, et, bien qu'homme du monde, il ne fut pas vaincu par le savant Dacier dans leur fameuse discussion sur un passage d'Horace.

La fille de Mme. de Sévigné fut la belle comtesse de Grignan ; mais le culte de tendresse que lui voua sa mère devait l'embellir encore plus à nos yeux ; il lui assure l'immortalité.

Tandis que Mme. de Sévigné partageait également ses soins maternels entre son fils et sa fille, elle suivait, dans l'administration de ses biens et de

ses affaires, les conseils du *bon* abbé de Coulanges, son oncle. Trois années après la mort de son mari, la marquise reparut dans le monde : les triomphes de l'esprit et de la sagesse devaient l'y attendre. Elle était, à vrai dire, le diamant le plus pur de l'hôtel de Rambouillet : aussi jamais atteinte de la contagion du faux bel esprit de cet aréopage tout puissant alors, et devant lequel les héros du siècle, les Turenne et les Condé, ne dédaignaient pas de fléchir en laissant leurs lauriers à la porte.

Madame de Sévigné présenta, en 1663, sa fille à la cour : ses propres succès ne l'avaient point conduite à Versailles ; il en existait de plus doux pour une âme telle que la sienne. Vivre de la vie de son enfant, jouir de ses jouissances, rire de sa joie, pleurer de ses larmes, *avoir mal à son cœur*, suivant son expression, c'est tout ce que demandait la plus dévouée des mères ; et si quelque léger nuage s'élevait parfois entre deux objets chéris qui ne faisaient qu'un, c'était (chez la mère du moins), la force seule des circonstances qui la tenait éloignée de sa fille.

À partir de l'année 1671, dans dix volumes consécutifs, à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot, sa plume fait toujours sentir les mêmes épanchements et jamais elle ne se lasse, parce que les affections douces, qui viennent du cœur, frappent directement au cœur, et que le cœur ne saurait s'en fatiguer ; parce qu'elle sait revêtir de couleurs toujours fraîches et neuves, chaque page, chaque ligne, chaque mot ; et pourtant voici tout le thème que l'imagination de l'expression sait, chez elle, varier à l'infini : *« Lire vos lettres et vous écrire, c'est la première affaire de ma vie, tout fait place à ce commerce ; aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. »*

Aussi une autre femme célèbre, Mlle. de Coulanges, lui écrit-elle : *« Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent : elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. »* La postérité répètera l'éloge de Mme. de Coulanges.

Ce qu'il y a de plus admirable encore que le talent hors ligne de Mme. de Sévigné, c'est la vertueuse franchise dont elle use pour parler des bonnes qualités de son fils : toujours

une juste critique s'y mêle aux louanges : aussi des détracteurs se sont-ils obstinés à découvrir de l'artifice dans le tableau des affections de cette mère si franche et si naïve. La dissimulation était si loin d'elle, qu'une de ses amies intimes, Mme. de Lafayette, l'accusait : " *de laisser voir quelquefois dans son cœur ce que la prudence obligerait de cacher.* "

Depuis la mort du bien bon abbé de Coulanges, qu'elle eût le malheur de perdre en 1687, la réunion vers laquelle tendaient incessamment tous les vœux de Mme. de Sévigné, ne fut interrompue que par de courts intervalles. Son dernier voyage en Provence eut lieu le 10 mai 1694. L'année suivante, " elle vit, nous écrit-elle, toutes les magnificences champêtres de la noce du marquis de Grignan, son petits-fils, et la célébration sans bruit du mariage de sa petite fille, cette charmante Pauline, si connue sous le nom de Mme. de Simiane Pont, *l'esprit dérobaît tout,* " suivant l'expression toujours jeune de son aimable grand'mère.

Mais la satisfaction qu'elle dut éprouver de ce double hymen ne fut pas sans mélange. L'état de langueur de Mme. de Grignan lui causait, à la même époque, de bien vives inquiétudes. Enfin elle commençait à trouver, dans la guérison à peu près certaine de sa fille chérie, le prix de ses veilles et des sacrifices de sa propre santé, lorsqu'au mois d'avril 1698, elle tomba malade elle-même : dix jours après elle avait cessé de vivre, martyre sans doute de l'amour maternel ; c'était le digne couronnement d'une vie consacrée toute entière à son affection pour sa fille. Bien que Mme. de Sévigné fût déjà septuagénaire, sa mort causa une douleur d'autant plus imprévue, qu'une santé jusqu'alors presque inaltérable, paraissait devoir éloigner pour longtemps l'appréhension de la perdre.

Lorsque, à quarante-sept ans, elle était encore dans la force de l'âge, son style tout expressif peignait déjà des plus sombres couleurs le temps et ses ravages : " Pour moi, je le vois courir *avec horreur* et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommodités, et enfin la mort. Priez Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le christianisme enseigne. "

Ses vœux, du reste furent exaucés :

dès les premiers symptômes de sa dernière maladie, elle pressentit sa fin prochaine, mais moins *avec horreur* qu'avec une fermeté puisée dans une conscience irréprochable et dans les principes consolants de vertu et de religion qu'elle avait toujours professés. Son plus beau titre de gloire est de faire les délices de tous les âges et de toutes les générations, sans qu'elle ait jamais songé à écrire une seule ligne pour la postérité. " Mme. de Sévigné, dit Voltaire, " était la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et sur-tout pour conter des bagatelles avec grâce. "

Des anecdotes, des mots de Mme. de Sévigné, elle-même, la feront mieux connaître encore que toute espèce de biographie.

Elle conte ainsi l'aventure du chevalier de Nantouillet : Au passage du Rhin par l'armée française, le chevalier de Nantouillet tombe de cheval, et va au fond de l'eau ; il revient : il y rentre, il revient encore, enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache ; le cheval le mène à bord ; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient sain et gaillard de ce combat. Cela s'appelle en revenir de loin.

Les livres sont de la plus grande ressource dans toutes les positions de la vie. Tant que nous aurons des livres, nous ne nous perdrons pas, disait avec autant d'esprit que de naturel Mme. de Sévigné.

Elle condamne très finement un excès ridicule de flatterie envers Louis XIV. Les minimes de Provence avaient dédié au roi une thèse où ils le comparait à Dieu, mais de manière à faire voir clairement que Dieu n'était que la copie, et Louis XIV l'original. Monsieur de Meaux (Bossuet), dit Mme. de Sévigné, à lu cette thèse et en a parlé au roi, disant que sa Majesté ne doit pas le souffrir. Le roi à été de cet avis : on a renvoyé la thèse en Sorbonne pour juger. La Sorbonne a décidé qu'il fallait la supprimer. Trop est trop : je n'eusse jamais soupçonné des minimes d'en venir à cette extrémité.

Mme. de Grignan avait écrit à sa mère les détails d'un accident dont elle avait failli être victime sur le Rhône. Mme. de Sévigné, toujours tremblante pour cette fille chérie, lui

répond : Trouvez-vous encore que le Rhône ne soit que de l'eau ?

Le mot *échec* signifie perte, disgrâce. C'est un terme figuré, dont la signification, au propre, est échec, du mot arabe *schek*, jeu fort ancien, le plus beau et le plus raisonnable de tous les jeux, dit Mme. de Sévigné, qui d'ailleurs, le trouvait très difficile ; ce qui lui faisait ajouter plaisamment ces vers de Racine, qu'elle adressait souvent à Corbinelli, son professeur d'échecs.

Seigneur, trop de prudence entraîne trop de soin ;
Je ne sais pas prévoir les échecs de si bon.

Peu de temps après la mort de Turenne, un fermier qui avait à bail, en Champagne, une terre appartenant au premier président de la Cour des Aides, vient trouver ce magistrat et lui dit : Monsieur le président, il serait à propos de diminuer considérablement ou même de casser le bail que vous m'avez fait il y a deux ans.—Et pourquoi donc ? lui demande le président.—C'est que du temps de M. de Turenne, on pouvait tenir les marchés les plus chers, parce qu'on était sûr de récolter : au lieu qu'à présent, on craint que les ennemis, entrant sur les terres de la Champagne, ne dévastent tout et ne nous laissent aucun espoir de récolte. Ces simples paroles, dit Mme. de Sévigné, font autant l'éloge de M. de Turenne que le pouvaient faire les éloges des Fléchier et les Mascarons.

Branças, que La Bruyère a peint dans le caractère du *Distrain*, versa dans un fossé ; il s'y établit si bien, qu'il demandait à ceux qui venaient pour le secourir, ce qu'ils désiraient de lui : toutes les glaces de son carrosse étaient cassées, et sa tête l'aurait été pareillement, s'il n'eût été plus heureux. Toute cette aventure ne put le faire sortir de sa rêverie. Le lendemain, Mme. de Sévigné lui manda qu'elle lui apprenait qu'il avait versé, qu'il avait pensé se rompre le cou, et qu'il était le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle.

On dit de quelqu'un qui ne sait comment sortir de l'embarras où il se trouve, qu'il ne sait à quel saint se vouer. En 1680, le maréchal de Luxembourg se trouva impliqué dans les affaires de sorcellerie et d'empoisonnement de la Voisin. Il se rendit, par ordre du roi, à la Bastille : là, il demanda, pour lire, une *Vie des Saints*. A

ce propos, Mme. de Sévigné écrivit à sa fille que " M. de Luxembourg, ne sachant plus à quel saint se vouer, avait demandé cette *Vie des Saints*, pour se déterminer ou pour se vouer à tous. "

Comme elle s'informait de la santé de Ménage, il lui dit : Madame, je suis enrhumé. Je *la* suis aussi, répondit-elle.

Il me semble, madame, reprit Ménage, que, selon les règles de notre langue, il faudrait dire : *Je le suis*.—

Vous direz comme il vous plaira, ajouta-elle ; mais pour moi, je roirais avoir de la barbe, si je disais autrement.

En parlant des fables de Lafontaine, elle disait ces mots charmants :

" C'est un panier de cerises ; on veut choisir les plus belles et le panier reste vide. "

Louis XIV ayant fait à Mme. de Sévigné l'honneur de danser avec elle, elle dit à son cousin Bussy-Rabutin : " Il faut avouer que le roi a de grandes qualités ; je crois qu'il obscurcira la gloire de ses prédécesseurs. " Bussy lui répondit : " Ma cousine, on n'en peut douter, puisqu'il vient de danser avec vous. "

Terminons par une anecdote que Mme. de Sévigné raconte avec autant de finesse que de grâce. " Louis XIV s'amusait quelquefois à faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui montraient comment il fallait s'y prendre. Un jour, le prince s'avisa de composer un petit madrigal, qu'il ne trouva pas très bon, après examen. Le lendemain, le maréchal de Grammont s'étant présenté au lever, le roi lui dit : Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si de votre vie vous en avez jamais lu un aussi mauvais. Parce qu'on sait que depuis quelques temps, j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi ; Sire, Votre Majesté juge divinement de tout, il est vrai que voilà bien le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ?—Sire, il n'y a pas moyen de l'appeler autrement.—Eh ! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si franchement ; j'en suis l'auteur.—Ah ! sire, quelle trahison ! Que votre Majesté me le rende, je l'ai lu si vite.—Non, monsieur le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les

plus naturels. Le roi rit beaucoup de cette folie, et tout le monde trouva que c'était la plus cruelle petite chose que l'on pût faire à un vieux courtisan."

Quelle femme, quel cœur et quel esprit!

N. A. DUBOIS.

Les petits Oiseaux.

Voici une lettre charmante de Monseigneur le cardinal archevêque de Bordeaux adressée à un écrivain français, auteur d'un ouvrage sur les *Oiseaux*:

"Ma prédilection pour les petits oiseaux n'est pas chez moi une faiblesse, non plus qu'une fantaisie ou un caprice. Je les aime parce qu'ils sont aimables, et je les protège parce qu'ils sont utiles.

Mais ils m'attachent à bien d'autres titres. Leurs ailes, rapides au butin contre les insectes nos ennemis, me rappellent les anges du ciel, ces aimables sentinelles qui volent à notre défense au milieu des périls de la vie.

Leur pose calme et naïve, ou leurs allures de va-et-vient, de branche en branche, me semblent une image de la simplicité et de l'innocence des petits enfants que le divin Maître m'a appris à caresser.

Leurs chants, enfin, m'arrachent aux rêveries trop sérieuses et font arriver à mon oreille une musique incomparable.

Evidemment, Dieu les a faits pour nous, et nous refuserions de leur payer un tribut de reconnaissance et d'amour!

L'apôtre de la charité, saint Jean, qui avait reposé sur le cœur du bon Maître, se délassait en jouant avec eux; saint François d'Assise, si austère dans sa vie, aimait les petits oiseaux; il les appelait de sa voix la plus douce, et quand ils étaient réunis, formant autour de lui un auditoire merveilleusement attentif, il les engageait à chanter les louanges de Dieu, puis les congédiait par de suaves paroles, dont les amis les plus intimes se montraient presque jaloux.

Merci donc, Monsieur, de la dédicace que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage sur les petits oiseaux.

Je l'accueille avec plaisir et reconnaissance, et lui souhaite le succès qu'il mérite, autant pour votre satisfaction personnelle que pour le service rendu aux agriculteurs, dont les oiseaux sont les auxiliaires les plus intelligents et les plus constants."

Collaboration.

[Pour le Foyer Domestique.]

SAINTE-ANNE ET LE CANADA.

"Voici la voix de la Fille de mon peuple, qui crie d'une terre lointaine."

JEREMIE.



Le jour de la Fête de Sainte Anne est un jour de grâce pour le Canada. Il est impossible de prononcer le nom de cette grande sainte, si populaire en ce pays, sans éprouver une de ces émotions attachées au souvenir des pieuses traditions. Il est écrit d'elle: *Que le peuple tressaillira à son approche... que sa voix fera jaillir la miséricorde du sein du Seigneur.* Tous les ans, ces paroles s'accomplissent au milieu de nous. Petite nation éloignée du centre de l'Eglise, mais unie à elle de cœur et d'âme, Dieu a voulu nous accorder un de ses plus grands bienfaits. Il nous a conservé une foi vive, et en des temps de malheur, nous avons fait la consolation du vieillard vénérable qui présidait sur le siège de St. Pierre aux destinées du monde catholique.

Le Canadien a toujours aimé les démonstrations religieuses, et les dévotions spéciales ont pour lui un attrait particulier. Parmi celles-ci, nulle n'a surpassé la dévotion à Ste. Anne. Elle nous est venue de France, et s'est répandue en ce pays avec rapidité. Quel est le Canadien qui n'a pas entendu raconter les merveilles qui accompagnent le plus souvent les pèlerinages à la bonne Ste. Anne? Je ne prétends pas admettre comme vrai, tout ce qu'on raconte; mais il est des faits indéniables, des miracles se sont opérés en grand nombre, et quelques fois sous les yeux d'une foule de témoins. Cette pieuse confiance a beaucoup contribué à accroître notre confiance, comme enfants de l'Eglise, et à justifier les vues de la Providence sur nous, comme peun-

ple. Elle a existé à tous les âges de notre histoire. Dès 1658, on comptait à l'église de cette paroisse, le jour de la fête de Ste. Anne, 1,000 à 1,200 communiants, chiffre énorme pour le temps; dix ans plus tard, le Révérend Thomas Morel publiait un recueil des miracles opérés dans son Eglise. En approuvant ce recueil, Mgr. de Laval, premier Evêque de Québec, disait dans sa lettre: " Nous le confessons, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à Ste. Anne tous les habitants de ce pays, *dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.*"

Un grand nombre de sanctuaires dédiés à cette Sainte existent de nos jours. On en compte plus de douze; mais aucun n'a atteint la célébrité de celui de la *Bonne Ste. Anne du Nord*, le premier et le plus ancien de tous. Ce sanctuaire date du berceau de la colonie, et à toujours été le lieu de prédilection de cette grande Sainte. On y a vu des miracles éclatants; c'est là que le pauvre, le malade, l'infirmes, allait chercher les secours qu'il ne pouvait attendre des hommes. L'on se rappelle toujours d'un pèlerinage à ce lieu béni. Ces émotions sont de celles qu'on n'oublie pas. Car, en nulle autre occasion n'apparaissent plus clairement les misères humaines et la miséricorde divine. Quel spectacle touchant que cette mère, pressant sur son sein son enfant pâle et mourant! Cette fille guidant les pas d'un père aveugle! de tous côtés des malades soutenus par un ami ou un parent! Sur les traits de tous brille une lueur d'espérance, mais les expressions sont diverses: ce vieillard, courbé par les ans, vient demander la conversion d'un fils dénaturé; un jeune homme, le repentir au front, semble succomber sous le poids de sa douleur. Voyez-vous cette jeune femme? ses traits portent la marque des souffrances, une prière anime ses lèvres desséchées par la fièvre; cette prière, ses souffrances, elles les offre pour son époux plongé dans la débauche. Les uns demandent, supplient; les autres remercient, et de cette foule silencieuse s'élève vers le ciel un concert de prières ferventes.

Cette scène touchante se renouvelle tous les ans. Et l'ardeur de notre population catholique, loin de diminuer,

augmente et rend ce lieu de plus en plus célèbre. Que signifie donc cette confiance que des siècles n'ont pu faire oublier? Pour plusieurs l'intérêt, la curiosité peuvent être les principaux mobiles d'un pèlerinage, et c'est ce qui frappe d'abord l'intelligence. Mais la dévotion à Ste. Anne à une autre cause; ce n'est pas pour d'aussi vains motifs que Dieu nous a accordé la protection de cette Sainte.

La foi d'un peuple se manifeste toujours par des élans pieux. Ces manifestations d'âmes convaincues sont les garants, non d'une civilisation avancée, non d'un esprit de progrès, mais d'une moralité consolante, et, ce qui est plus élevé, de ces aspirations divines qui tendent à réunir autour du corps mystique de l'Eglise les peuples de la terre. Parmi ces voix, comme dit le prophète Jérémie, venant d'une terre lointaine, quelques-unes—par un accord parfait, par des accents plus touchants—parviennent sûrement au trône de l'Eternel. C'est que ces voix sont unanimes, elles crient vers un même objet, dans un même but, avec une foi, une espérance, une confiance qui ouvrent les cieux et en obtiennent tout.

Aussi, c'est à cette marque que l'on reconnaît les peuples privilégiés auxquels Dieu confie les missions qu'il veut établir. Par leur position normale, leur origine, l'intervention constante de la Providence dans leur développement, ces peuples contractent envers celles-ci des obligations et une responsabilité d'autant plus grande que leur moyen d'action est plus étendu. C'est par eux que Dieu punira une nation; par eux, il en appellera une autre à la lumière du catholicisme. Et par cet ordre admirable, il harmonise ses volontés immuables avec les lois de la nature, il sanctionne cet esprit d'amour qui est né dans la charité, a vécu et est mort en aimant. Quoi de plus beau que le spectacle d'un homme arrachant aux bras de la mort un de ses semblables, en mettant la sienne en danger? Que dire de tout un peuple priant, se dévouant pour l'exécution des décrets éternels? Cette pensée ne fait-elle pas surgir dans nos cœurs des sentiments de bienfaisance envers l'humanité?

L'enchaînement des événements du passé, la coordination des chutes et de la renaissance des royaumes à travers lesquels l'on voit subsister sans inter-

ruption le peuple choisi de Dieu, a un cachet de sagesse infinie devant laquelle l'intelligence doit s'incliner. Dans tous ces bouleversements répétés de siècle en siècle, l'homme trouve de grandes leçons dont il doit profiter.

Un seul regard jeté dans l'histoire nous fait remarquer deux peuples couronnés d'une auréole particulière ; tantôt soumis et comblés de faveurs, tantôt rebelles et justement châtiés, mais toujours, tôt ou tard, ramenés vers les destinées liées à leur existence. Instrument des volontés du Seigneur, peuple choisi pour préparer les voies à l'avènement d'un Rédempteur, les Israélites vécurent pour remplir leur mission, puis disparurent. La France, dans une époque plus éloignée, eût aussi une vocation : elle fut placée gardienne de l'Eglise et protectrice de ses pasteurs. Souvent, comme autrefois les Israélites, elle oublia ses devoirs ; sa propre grandeur la trompa ; elle fut éblouie par sa gloire, mais chaque fois, comme eux, elle se purifia dans son repentir.

Les retours de la France au sortir de ses écarts ont toujours été marqués par de pieuses démonstrations extérieures, le plus souvent par des pèlerinages. C'est surtout quand, agenouillés dans ces lieux vénérés, où il expiait les excès commis au milieu de l'effervescence des passions, c'est surtout là, dis-je, que ce beau pays se montrait digne de la noble charge dont il fut investi, et du glorieux nom de *filie aînée de l'Eglise*. Fouler aux pieds le respect humain, et à la face de l'univers prosterner son front dans la poussière, mouiller de ses larmes la pierre d'un rocher où apparût la mère de Dieu, voilà un spectacle unique. La France seule nous l'a offert, poussée par cette force que donne le sentiment du devoir.

Mais au Canada, n'avons-nous pas, nous aussi, une mission à remplir ? Ces mêmes marques par lesquelles on vient de connaître celle de la France, n'existent-elles pas ici ? Oui et voilà comment expliquer cette dévotion extraordinaire envers sainte Anne, voilà pourquoi sa protection nous enveloppe depuis notre naissance. Et cette mission, elle nous apparaît belle et grande : déjà ses effets se font sentir. Un jour, l'avenir nous le montrera comme fait accompli si nous sommes fidèles. Il est donc bon de le rappeler souvent pour s'en convaincre d'avantage. Nous sommes

le grain de sénévé jeté sur les côtes d'un monde nouveau : cette semence doit rapporter au centuple en répandant au loin la vraie religion. C'est pourquoi nous avons été, de la part de la Providence, l'objet d'une attention toute particulière. Une grande nation devait peupler les plages de ce continent ; or, Dieu, voulant pour lui cette nation, envoya quelques colons habiter près d'eux. Ces hommes devaient former un petit peuple, et apporter un jour le salut à toute l'Amérique. Mais comme le canadien était français, et que la France rebelle devait être punie, le Canada fut soumis à une domination étrangère sous laquelle, après quelques épreuves, il devint libre. L'œuvre s'accomplit, le nord de l'Amérique devient catholique avec une prodigieuse rapidité. On s'étonne de l'énergie et de l'attachement religieux des canadiens réfugiés aux Etats-Unis. On croyait bientôt les voir tomber dans l'oubli ou le relâchement, étant de toute part enveloppés, par l'erreur et la licence. Mais c'est qu'on ne songeait pas à Celui qui les a conduits dans ce pays étranger ; c'est qu'on ignorait qu'ils sont là parce que la Providence a voulu qu'ils fussent là, pour accomplir ses desseins sur ce nouveau continent.

JOSEPH BEAUCHAMP.

Le Crucifix.

Un colonel passait naguère en revue un régiment au complet. Apercevant quelque chose de saillant sur la poitrine d'un officier, et lui demande avec vivacité ce que c'est.

—Voyez, mon colonel, répond le capitaine en lui montrant un crucifix.

—Ce n'est pas là, répond le colonel courroucé, ce n'est pas là l'arme d'un soldat.

—C'est du moins l'arme d'un chrétien, et quand on est bon chrétien, on est toujours bon soldat.

—Vous êtes un brave, mon ami, lui dit le colonel. Un mois après, cet officier recevait la croix d'honneur.

PENSÉE.—On a dit que pour les longues et durables unions il fallait de grandes différences de caractères, avec de grandes harmonies de cœur.

[Pour le Foyer Domestique.]

—
CÉLEBRATION
 DE
25^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Fondation de l'Institut Canadien-Français
 d'Ottawa.

—
Le Banquet.

(Suite.)

Colonel Strange.

Le Lieutenant Colonel Strange fit la réponse suivante, au nom de la Société Littéraire et Historique de Québec.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Je ne suis pas, comme littérateur, digne de répondre aux discours que vous venez d'entendre, cette distinction se trouve bien au-dessus de mes mérites. Je suis un soldat et comme soldat, je n'ai fait que suivre les ordres de mon chef, le président de la Société Littéraire et Historique de Québec et la représenter en qualité de vice-président. J'attribue donc l'honneur que vous me faites en me priant de répondre au Toast que vous venez de boire avec tant d'enthousiasme, à ce que notre Société de Québec est la plus ancienne du continent américain.

La Société Littéraire et Historique de Québec est un mélange et un heureux mélange anglo-franco-canadien. Mon confrère délégué, Monsieur Lemoine, en est un exemple remarquable, car il réunit en lui le sang de la vieille noblesse de France et celui de la noblesse d'Ecosse. C'est là un véritable chevalier, un écrivain chevaleresque, le Washington Irving du Canada: c'est bien de lui que l'on peut dire: "Nihil tetigit quod non ornavit." Sa plume ne cherche que les sujets nobles et purs, et heureusement les deux races généreuses qui forment notre race Canadienne en fournissent en abondance.

La petite garnison que j'ai eu l'honneur de commander dans l'antique citadelle de Québec, réunit dans la camaraderie militaire, les descendants de ceux qui se sont battus sur les plaines d'Abraham, sinon avec le même succès du moins avec le même honneur; et je suis certain qu'une force composée des deux nations les plus guerrières et les plus chevaleresques du monde qui ont maintenant scellé leur amitié en mêlant leur sang sur le champ de

bataille, ne sera jamais au-dessous des devoirs qui pourront lui incomber dans l'avenir.

Mais si vous me demandez quels sont les liens qui unissent si étroitement le vrai soldat et l'homme de lettres, je vous répondrai ce que j'ai répondu ce matin à votre conférence: c'est le soldat qui fait l'historien, mais c'est aussi l'historien qui fait le véritable soldat.

Celui-là, en effet, est seul digne du nom de soldat qui, en lisant les pages de l'histoire, apprend à se sacrifier pour sa patrie et ce qui est plus difficile, peut-être, à pratiquer fidèlement ses devoirs petits mais sacrés de la vie militaire: la vigilance, la sobriété et la modestie. Aussi dans ces jours où la science militaire est devenue plus difficile et plus importante que jamais, le soldat qui dans les loisirs que lui laisse la vie paisible de la garnison, n'étudie pas les historiens, ne sera pas capable de servir efficacement sa patrie à l'heure du danger. Qui n'est pas homme de lettres n'est pas soldat.

J'ai osé vous parler en français car je savais bien que votre politesse et votre générosité vous feraient indulgents pour les erreurs que j'ai commises en parlant le langage bien changé depuis lors de mes ancêtres Normands, qui n'est plus maintenant ma langue maternelle. Encore une fois, Messieurs, je vous remercie de tout mon cœur en mon nom et en celui de la Société que j'ai l'honneur de représenter.

—
 M. de Bonpart.

M. de Bonpart, président de l'Union Catholique de Montréal, répondit comme suit:

M. le Président,

Messieurs,

Au nom de l'Union Catholique de Montréal, je vous remercie de l'invitation que vous lui avez adressée: je vous remercie également de la distinction avec laquelle vous avez accueilli ses représentants.

Le but de l'Union Catholique, comme cette dénomination l'indique clairement, est d'allier dans ses travaux la religion avec la philosophie, l'histoire, la littérature, les beaux-arts, l'économie politique et sociale. Elle atteint sûrement et facilement ce but, guidée qu'elle est par la doctrine et par la science des Pères de l'illustre Compagnie de Jésus.

Le programme de l'Union Catholique, tout en subordonnant à la fois la raison et la science, embrasse l'étendue entière du vaste champ où se déploie l'intelligence humaine. La littérature et l'art de bien dire viennent en aide aux travaux de l'Union Catholique, mais ils n'en sont pas

le principal objet. Bien penser, penser chrétiennement est toujours utile, toujours nécessaire ; bien parler n'est souvent qu'agréable. Cependant l'Union Catholique ne dédaigne ni ne néglige l'art de bien dire ; au contraire, elle l'apprécie et le cultive avec soin en vue de la mettre au service des vérités catholiques, des saines notions de la morale, en un mot des principes fondamentaux de l'ordre social chrétien.

L'Union Catholique vit modestement ; elle n'essaye point d'étendre son influence en faisant appel à la curiosité que peuvent éveiller des discours frivoles ; elle cherche et trouve sa force dans des études sérieuses et dans des actes de foi, en d'autres termes elle s'affirme catholique avant tout. Je ne veux ni ne dois le cacher ici.

Sur le terrain de la religion unie aux œuvres de l'intelligence, l'Union Catholique sera toujours prête, n'en doutez pas, messieurs, à seconder les efforts que vous ferez non-seulement pour conserver, mais encore pour accroître le renom des Canadiens-français. Non moins que vous, l'Union Catholique a cette double tâche vivement à cœur ; elle saura, du moins je l'espère, vous en donner la preuve en conviant, un jour, l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa à une fête dans laquelle la littérature, la poésie, l'esprit et l'éloquence, réunie comme en ce moment, feront honneur aux Canadiens-français et à leur patrie.

Au nom de l'Union Catholique de Montréal, dont j'ai l'honneur d'être président, je vous remercie de nouveau, messieurs, de votre excellent accueil, et je porte la santé de votre Institut en exprimant le ferme espoir qu'il obtiendra tout le succès que méritent le dévouement de ses fondateurs et celui de ses membres actuels.

—
Dr. Dionne.

Le Dr. Dionne, représentant du *Cercle Catholique* de Québec, fit la réponse suivante :

M. le Président,
Messieurs,

Je vous remercie bien cordialement au nom du Cercle Catholique de Québec, que j'ai l'honneur de représenter en cette belle réunion, des vœux que vous formez pour sa prospérité et des succès que vous lui souhaitez. Votre gracieuse invitation, M. le Président, nous a fait un honneur que nous ne méritions guère ; car notre association, sans exclure toutefois la littérature de ses travaux n'en fait pas une spécialité ; mais aussi je puis certifier que le mérite littéraire est hautement apprécié, et comme preuve, je pourrais, au besoin, citer des noms de journalistes distingués

et d'écrivains remarquables qui sont des nôtres.

Aussi, M. le Président, tous nos membres ont applaudi à l'idée patriotique que vous avez eue de rassembler dans votre belle Capitale toutes les sociétés canadiennes qui travaillent, non seulement au développement de la littérature, mais encore à l'accroissement de ce sentiment d'unité entre toutes, de ce *cor unum* qui réussit toujours à devenir une force.

La littérature a besoin de protection et de protecteurs ; et elle doit se protéger, si elle veut qu'on la protège : elle doit recueillir ses archives et en former un tout, pour les rendre accessibles à tous, et les sauver de la destruction et même de l'oubli. Votre idée a donc été éminemment patriotique, messieurs, et je n'en veux d'autre preuve que la chaleureuse approbation que vous avez reçue de toutes les Sociétés-sœurs, et le plein succès qui a couronné nos travaux d'aujourd'hui.

Permettez-moi, M. le Président et messieurs, de vous remercier au nom de la Religion et de la Patrie. La Religion voit toujours d'un œil favorable ces belles Sociétés canadiennes-françaises qui n'ont d'autres buts que l'avancement du peuple dans la voie du progrès et de la vérité sociale : du reste, toutes nos associations ont un double cachet de religiosité et de patriotisme : elles remplissent ce double but, même inconscientes, du moment qu'elles travaillent ensemble comme faisant partie d'une seule famille, pour se compter et se fortifier entre elles.

Merci, messieurs, pour cette santé qui s'adresse à nous qui formons peut-être la plus humble et la moins connue des Sociétés canadiennes-françaises, mais que nous nous énergeons grandement du succès de nos aînées, et nous leur souhaitons à toutes, et spécialement à l'Institut-Canadien-français d'Ottawa, prospérité et longue vie.

M. H. J. J. Chouinard prononça aussi un discours bien approprié au nom de l'Institut Canadien de Québec ; mais nous n'avons pu en obtenir le texte.

—
M. J. A. Pinard.

M. Pinard proposa ensuite le toast
" *La littérature nationale.* "

M. le Président,
Messieurs,

Je ne me lève pas sans hésitation pour proposer une santé qui est l'une des plus importantes de cette soirée ; mon hésitation est d'autant plus grande que je n'ai pas l'habitude de parler en public, et que je suis plus versé dans l'art de mesurer du

calico que dans celui de mesurer des alexandrins. La santé que l'on m'a prié de proposer est celle de notre littérature nationale. On m'a probablement confié cette honorable tâche parce que n'ayant aucun droit, ni de près ni de loin au titre de littérateur, on ne pourrait me soupçonner d'être intéressé de rendre des hommages, à brûler quelqu'encens en l'honneur des muses. Si les quelques paroles que j'aurai à exprimer ne viennent pas d'un homme de lettres, veuillez croire cependant qu'elles seront dites par un homme qui sait aimer et apprécier les lettres.

Le rôle de la littérature dans tous les pays est tellement compris qu'il est inutile pour moi d'en parler longuement; il me suffit de dire que la littérature est la médecine de l'âme, l'expression la plus parfaite de la pensée humaine, et que ses charmes sont du petit nombre de ceux dont on peut jouir seul.

La littérature d'un peuple est l'expression de sa vie morale; on connaît donc un peuple par sa littérature, plus elle est soignée, plus elle est pure, plus elle est noble, plus elle indique un état de civilisation avancée chez ce peuple. J'admire un beau discours, mais j'admire surtout un livre bien pensé, bien écrit, dont l'influence se fait souvent sentir dans les siècles à venir; les paroles s'envolent, les écrits restent.

Au Canada nous pouvons nous glorifier de posséder une littérature marquée au cachet de la vérité et de la bonne morale, une littérature vraiment nationale, qui sait choisir les modèles qu'elle offre à notre admiration parmi les plus nobles actions de nos ancêtres.

Notre littérature peut se diviser en trois catégories; l'école des historiens, l'école des poètes, l'école des romanciers. Au premier rang parmi les historiens figure le nom de F. X. Garneau, qui s'est fait remarquer par la vivacité de ses récits, l'impartialité de ses jugements et l'élévation de la pensée. Mentionnons aussi les abbés Ferland et Faillon chez lesquels on aime à reconnaître une grande érudition et beaucoup d'exactitude. Bibaud, l'abbé Laverdière, l'abbé Casgrain et plus d'un parmi cette attrayante réunion ont laissé des pages sur l'histoire du Canada, qui leur ont valu une réputation bien méritée.

Au nombre de nos poètes, permettez-moi de mentionner le nom des Fréchette, des Lemay, des Sulte, des Fiset, sans oublier Crémazie dont la lyre harmonieuse a fait entendre des accents qui ne périront jamais. Crémazie est notre poète national par excellence; plusieurs de ses pièces sont véritablement belles; permettez-moi d'en détacher quelques vers seulement.

Car pendant les longs jours où la France oublieuse, Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse, De défendre son nom sous un nouveau destin,

Nous avons conservé le brillant héritage
Legué par nos aïeux pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Entre tous nos romanciers figure le nom de M. Gaspé qui, dans ses *Mémoires* et ses *Anciens Canadiens*, à si bien raconté les hauts faits de nos ancêtres qu'on la surnommé l'Homère du Canada. Messieurs Bourassa, de Boucherville, Marmette et quelques autres ont aussi cueilli des lauriers dans cette branche de notre littérature; vous m'en voudriez si je ne faisais pas mention du premier roman canadien qui ait été écrit: "Charles Guérin," que nous devons à la plume élégante de l'honorable M. Chauveau, qui s'est distingué dans tous les genres mais surtout dans la grande éloquence. C'est un vrai plaisir pour moi de constater que ce charmant roman de mœurs canadiennes, "Jean Rivard," que nous devons à la plume facile de notre respecté concitoyen, A. Gérin-Lajoie, fait aujourd'hui les délices des lecteurs des principaux journaux de Paris, le *Monde*.

Je n'ai cité que quelques noms, mais il serait facile d'en mentionner un grand nombre d'autres qui font honneur aux lettres et qui démontrent que ce qu'un Révérend M. Abbott écrivait dernièrement, à savoir que les Canadiens parlent un patois et qu'ils n'ont pas de littérature, est une grossière calomnie contre notre peuple.

Avant de terminer, je dois dire que j'approuve pleinement la mesure prise par le département de l'Instruction Publique, dans la Province de Québec, au sujet de la distribution d'ouvrages canadiens dans nos maisons d'éducation; c'est là le moyen le plus sûr de faire connaître notre littérature et notre histoire, en même temps qu'un encouragement à ceux qui s'occupent activement des choses de l'esprit. La récompense pécuniaire qui devra en résulter n'est rien cependant si on la compare à la vive satisfaction que doit leur faire éprouver l'idée de voir leurs œuvres entre les mains de la jeunesse, de se sentir appréciés par le public, et de plus avoir la pénible perspective de voir leurs œuvres souvent fort remarquables dormir sur les rayons de nos bibliothèques. Je ne suis pas de l'avis de ce député qui au temps de la Restauration, en France, disait en parlant des poètes: "Si vous les engraissez trop ils ne chanteront plus." Je suis, au contraire, en faveur de toutes les mesures qui sont de nature à favoriser le développement de notre littérature, persuadé qu'elle est intimement liée à notre gloire et à notre grandeur comme peuple.

M. A. N. Montpetit répondit à cette santé; et il fut suivi par M. L. O. David, qui fit les observations suivantes :

M. L. O. David.

M. le Président.

Messieurs,

A la littérature nationale !.....Ce toast soulève une question.....Avons-nous une littérature nationale ?

Oui, de même qu'en dépit de la nature et des hommes, nous avons réussi à nous établir sur le sol que nous habitons, à y conserver la langue, les lois et la religion de la France, et à y conquérir après la cession, quoique vaincus, la liberté politique, ainsi nous avons pu, au milieu de toutes les vicissitudes d'une vie tourmentée, jeter les fondements d'une littérature française, nationale. Dans le domaine des lettres comme sur les champs de bataille et dans l'arène politique, nous avons donné les preuves d'une vitalité admirable. Ce qui n'était qu'un grain de sénevé perdu en apparence sur un solaride, sous un ciel inclement, est devenu un arbre aux branches vigoureuses; ce qui n'était qu'un jardin inculte où l'on voyait poindre à peine quelques timides et humbles violettes, est aujourd'hui un parterre émaillé de fleurs dont notre vieille mère-patrie, qui s'y connaît, ne peut s'empêcher d'admirer la fraîcheur et le parfum.

La preuve qu'elle existe, notre littérature nationale, c'est votre présence ici, ce soir, hôtes distingués, qui êtes accourus à son appel de toutes les parties du pays, à cette fête où elle vous conviait pour rendre témoignage en sa faveur; ce sont vos œuvres, surtout.

Mais est-elle vraiment nationale, notre littérature? A-t-elle une physionomie qui lui soit propre, un caractère distinct? A-t-elle l'air, la couleur, le cachet du pays, est-elle l'image de sa nature grandiose, le reflet de son ciel pur, la peinture de ses mœurs, l'expression de sa foi et de son patriotisme, le récit de ses luttes héroïques, l'apothéose de cette race de héros qui furent nos ancêtres? Oui, en voulez-vous la preuve, écoutez notre doyen, à nous tous et notre maître, glorifiant sur les plaines d'Abraham l'héroïsme de nos ancêtres dans un discours retentissant comme la fanfare qui les conduisait au combat, émouvant et grandiose comme la nature, témoin et théâtre de leurs exploits. Et l'histoire du Canada de M. Garneau, ce grand œuvre de réhabilitation et de glorification nationale, n'est-elle pas seule suffisante pour donner le démenti à ceux qui prétendent que nous n'avons pas de littérature nationale? Pourtant, ce n'est pas tout, un grand nombre d'autres travaux historiques et littéraires, d'inspirations poétiques proclament hautement la

vérité de cette assertion. Sans doute, toutes ces œuvres ne sont pas parfaites, la forme laisse quelquefois à désirer, le style pourrait être souvent plus poli; mais qu'on nous montre en Amérique ou en Canada une littérature qui ait mieux fait que la nôtre en aussi peu de temps, avec aussi peu de protection et de moyens de se perfectionner.

Pour que notre littérature vive et fasse sa marque, il faut—je reviens sur cette idée—qu'elle soit avant tout nationale, qu'elle s'inspire des grandeurs de notre histoire et des beautés de notre nature, qu'elle ne cherche pas ailleurs des trésors presque épuisés, quand elle en a de si riches sous la main. Elle s'exposerait, en perdant son originalité, à n'être plus qu'un pâle reflet, une médiocre imitation de la littérature française; elle quitterait les sommets les plus féconds et les plus élevés de la poésie pour tomber dans le réalisme glacé d'une époque où l'on croit pouvoir remplacer l'idéal de l'inspiration par l'artifice des mots, par une espèce de mécanisme qui ferait de la poésie un métier. En littérature comme en politique et en religion, je suis de ceux qui croient qu'on doit tenir compte des modifications que les progrès de la science et de l'instruction ont fait subir à l'esprit humain, pourvu que les principes restent intacts. Or, je ne crains pas de le dire, c'est dans les classiques de Rome et de la Grèce, dans les chefs-d'œuvre de la France du 17^{ème} siècle, que nous devons aller chercher les principes et les règles éternelles de l'art du beau et du vrai.

Comme l'a dit le célèbre Paul-Louis Courier, l'étude de l'antique ramène les arts au simple, hors duquel point de sublime. Le monde, messieurs, a beau tourmenter le ciel et la terre pour en arracher les secrets de la divinité, il ne peut empêcher que l'étude des classiques demeure le meilleur mode de former et d'embellir les intelligences; car le beau, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, ne change pas, et l'esprit de l'homme ne cessera plus d'admirer les merveilles de l'*Illiade* et de l'*Eneide* que ses yeux n'ont cessé d'admirer depuis le commencement des siècles les spectacles enchanteurs de la nature. La littérature antique sera toujours le jardin des Hespérides de la poésie, la source fécondante de l'inspiration.

Plus l'esprit humain est porté à se matérialiser au contact de cette matière en mouvement dont les opérations font notre admiration, plus il doit rester attaché aux antiques traditions de l'art comme à une ancre de salut. De même que les écoles de Rome et d'Athènes, et plus tard les monastères, ont sauvé du naufrage des siècles et arraché à la barbarie les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ainsi nos collèges, nos universités et nos instituts doivent être

comme autant de sanctuaires destinés à conserver le feu sacré de la poésie, le goût et les traditions du beau et du vrai.

S'il est vrai, comme le dit M. Rameau, que les Canadiens-Français, héritiers du goût et des aptitudes littéraires de la France, doivent surtout chercher à se distinguer en Amérique par la prééminence dans les arts et les lettres, tous ceux qui ont du patriotisme doivent se faire un devoir de contribuer à l'accomplissement de cette glorieuse mission. Il n'y a pas de doute qu'il faut beaucoup de courage pour se dévouer à la littérature dans un pays où elle est si peu appréciée, si mal rémunérée surtout; mais il en fallait aussi du courage et du patriotisme à ceux qui ont arrosé ce sol de leur sang pour nous transmettre les droits religieux, nationaux et politiques dont nous jouissons! Dans notre monde et ce siècle de fiévreuse activité, on ne peut se rendre compte de la conduite et des sentiments du savant, de l'écrivain qui passe sa vie à noircir des feuilles de papier; on trouve cela extraordinaire. Mais ce n'est pas non plus avec des sentiments ordinaires qu'on fait de grands hommes et de grandes nations, qu'on acquiert la gloire et l'immortalité. Messieurs, j'admire les merveilles de l'industrie moderne, je voudrais voir notre pays couvert de manufactures et de chemins de fer, parce que c'est avec de l'industrie qu'on gardera notre population, et c'est avec de l'argent qu'on fonde et soutient les œuvres religieuses, nationales et littéraires; mais cette admiration ne m'empêche pas de croire qu'un bon livre vaut mieux pour la gloire d'une nation qu'un chemin de fer, qu'une magnifique page de poésie l'emporte sur une manufacture. Que survit-il, que reste-t-il de ces nations célèbres dont l'histoire raconte la richesse et les travaux gigantesques?.....Une seule chose; leurs chefs-d'œuvre littéraires. Il en sera de même en Canada; le pont Victoria ne sera plus et on lira encore l'histoire de M. Garneau. Qui dira que cette immortalité pour soi et son pays ne vaut pas ce qu'elle coûte.

Maximes et Pensées.

La scène se passe au Parc, entre deux babys de sept ans :

—Est-ce vrai qu'elle est belle la maison de ton papa?

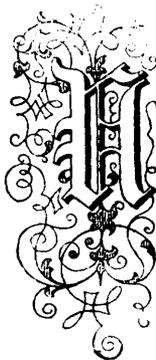
—Très-belle; elle est couverte d'ardoises.

—D'ardoises? Celle de papa est bien plus belle: il dit toujours comme ça qu'elle est couverte d'hypothèques.

La plus grande punition de vivre sans Dieu, c'est de souffrir sans consolation.

Bibliographie.

De l'avenir du Catholicisme et du Protestantisme, par Mr l'abbé Martin, un très fort volume in-8 broché.—Prix \$2.50.



OUS ne croyons pas que, depuis Bossuet, il ait paru en France sur le protestantisme un ouvrage plus important que celui publié sous le grave titre de *l'Avenir du Catholicisme et du Protestantisme*. Bossuet avait épuisé la polémique de la première période du protestantisme, la période du libre examen chrétien. Il avait entrevu et prédit une seconde période, celle du libre examen rationaliste, n'étant retenu ni par aucune autorité de la tradition, ni par celle des écritures, ni par le fond même le plus essentiel de la révélation de Jésus-Christ, ni par aucun élément surnaturel de religion, un libre examen se confondant de plus en plus avec la philosophie humanitaire, et ne s'en distinguant que par quelques formes du culte.

Les prévisions du grand apologiste se sont réalisées, ou plutôt ont été bien dépassées. Continuant l'argument de Bossuet, on objectait au protestantisme ses variations toujours croissantes, il s'en glorifie; son désaccord avec la tradition primitive, il s'en glorifie encore; son incompatibilité avec les doctrines les plus précises de l'évangile, il en fait son premier titre à l'estime et à l'acceptation de la génération présente. Au lieu de s'obstiner à poursuivre une ombre du passé, il fallait le saisir corps à corps et sous sa forme actuelle.

On est étonné de la quantité de matières que l'auteur a su condenser dans un seul volume et des nombreuses et importantes questions qu'il a embrassées. Il aborde franchement et avec courage les plus graves problèmes religieux, rationalistes et sociaux de cette époque; il sonde toutes les plaies de ce temps avec une sûreté de regard, une vigueur et une fermeté de main qui donneront à réfléchir aux hommes sérieux.

Le Séraphique Saint-François, mémoires de sa vie, par Mgr. de Ségur, 1 vol. in-8, broch. 25 cts. Montréal : librairie Saint-Joseph, Cadieux & Dérome, 207, rue Notre-Dame.

Ce charmant ouvrage vient d'être imprimé à Montréal, par MM. Cadieux et Dérome. La dévotion envers St. François d'Assises gagne chaque jour du terrain en ce pays, et nul doute que la librairie St. Joseph pourra écouler avec beaucoup de facilité cette nouvelle édition d'un ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture aux personnes pieuses. L'ouvrage contient un bref de Sa Sainteté Pie IX adressé à l'auteur au sujet de la publication de ce livre.

Le Sacerdoce, Conférences prêchées à l'Oratoire par Mgr Isoard, 2 vol. brochés. Prix \$2.25. En vente chez Lafargue et Briere, 167, rue Royale. (Nouvelle-Orléans.)

Ce qu'est le prêtre en lui-même ; ce qu'est dans son essence le caractère qui fait le prêtre, qui détermine la vie que le prêtre doit mener dans le monde ; qu'elles doivent être ses relations avec les fidèles dans l'ordre de la grâce, dans la dispensation de vie surnaturelle : autant de notions incertaines, obscures ou même faussées, et non sans péril, dans l'esprit d'un bon nombre de chrétiens. En deux mots : qu'est-ce qu'un prêtre ? qu'est-ce que le sacerdoce ? deux questions auxquelles se propose de répondre l'Orateur, en montant tous les degrés successifs de la hiérarchie sacrée, depuis la première tonsure qui initie le jeune lévite à la carrière cléricale et lui ouvre la porte du sanctuaire, depuis les degrés inférieurs des ordres mineurs, en passant ensuite par le sous-diaconat et le diaconat, pour arriver jusqu'à la prêtrise, jusqu'à l'épiscopat, la plénitude du sacerdoce, jusqu'au cardinalat, jusqu'au Souverain-Pontife lui-même, Vicaire de Dieu en ce monde, et, par lui, jusqu'à la personnalité sacerdotale suprême, achevée, sûrement : Jésus-Christ Notre-Seigneur !

Voilà, dans toute sa splendide beauté, l'admirable hiérarchie de l'Église catholique, reflet sur la terre des chœurs angéliques dans le ciel. Nous la montrons avec un légitime orgueil et une égale confiance à nos amis et à nos ennemis.

C'est là le sentiment qu'éprouveront tous ceux qui liront les deux volumes des admirables conférences de Mgr. Isoard.

Légendes.

LA

Présentation de Marie au Temple.



Le moment de se séparer de leur fille chérie étant arrivé, Joachim et Anne se dirent :

“ Allons à Jérusalem avec notre petite Marie, pour la consacrer à Dieu, dans son temple, ainsi que nous l'avons promis. ”

Et réunissant quelques jeunes filles de leur tribu,

ils partirent.

Arrivé à Jérusalem, le gracieux cortège prit des lampes allumées et se dirigea vers le temple.

La très-sainte enfant avait une robe et un manteau bien céleste ; ses petits bras et son cou étaient ornés de fleurs. Elle marchait les yeux baissés. Un voile couvrait à demi son front charmant, et sa touchante modestie relevait encore l'éclat de sa beauté.

Parvenue au bas du portique du temple, Marie, remplie d'une indicible joie, monta d'un pas ferme et assuré, sans se retourner pour demander l'appui de sa mère, les quinze marches qui conduisaient à la maison du Seigneur, sur la montagne de Sion.

Anne et Joachim la considéraient s'avancer ainsi vers le tabernacle de Dieu, et en songeant à la solitude de leur demeure de Nazareth, que ne viendrait plus animer la présence de cette enfant si aimable et si chère, leurs yeux se mouillèrent de larmes.

Marie fut reçue sous la porte par le prêtre Zacharie, qui devait veiller avec tant de soin sur la vierge de Juda.

Le saint vieillard Siméon était aussi dans le temple. La vue de l'enfant prédestinée remplit son âme d'une indicible consolation. Joachim offrit un agneau en holocauste pendant que la victime se consumait et que la fumée du sacrifice s'élevait vers le ciel, Anne et Marie se tenaient dans la partie du vestibule réservée aux femmes. On dressa, ensuite, sous la porte du mur de séparation, un autel portatif. Marie s'agenouilla sur les marches.

Joachim et Anne étendirent les mains sur sa tête. Le prêtre lui coupa quelques boucles de cheveux qui furent brûlés sur un brasier. Les deux époux renouvelaient le vœu qu'ils avaient fait de consacrer leur fille au Seigneur.

Marie s'offrit alors elle-même à Dieu avec des dispositions si admirables et si parfaites que, depuis le commencement du monde, jamais une oblation si pure n'avait été faite. Aussi, selon une pieuse tradition, en ce moment solennel, une émotion mystérieuse se répandit dans le temple, et, du fond du sanctuaire, une harmonie céleste s'unifiait aux cantiques d'actions de grâces qui accompagnaient la présentation de Marie.

Avant de l'admettre dans le lieu où étaient réunies les vierges d'Israël, les prêtres lui mirent sur la tête un voile brun et la conduisirent dans une salle où les jeunes filles vinrent à sa rencontre, en jetant des fleurs devant elle. Les prêtres remirent l'enfant entre les mains des maîtresses et se retirèrent. Alors, Marie se retourna vers ses parents, et, se jetant à genoux, demanda leur bénédiction, qu'ils lui donnèrent avec beaucoup de tendresse et de larmes. Ils s'éloignèrent ensuite, emportant son image chérie profondément gravée dans leurs cœurs.

La prophétesse Anne présenta ensuite Marie à ses nouvelles compagnes, et, pour fêter sa bienvenue, on fit un petit repas suivi d'une récréation, où l'on joua de divers instruments de musique.

Le soir venu, Noémie, une des maîtresses de la Très-Sainte-Vierge, la conduisit dans la cellule qui lui était réservée, l'une des plus reculées, vis-à-vis du Saint des Saints. Elle se retira ensuite, laissant la très-pure enfant seule avec les anges veillant près du sanctuaire, elle qui deviendra le sanctuaire immaculé de la divinité, l'arche de la nouvelle alliance, le propitiatoire virginal du haut duquel le Seigneur fera entendre que le pardon va être donné au monde coupable.

Les Chérubins l'ombragent de leurs ailes et saluent déjà en elle la Mère du Rédempteur. En ce moment, Dieu ordonne à la sainte cohorte des Séraphins qui l'assistent sans cesse, de la transporter au céleste séjour. Ce fut alors que, prosternée humblement devant le trône de Dieu, la très-pieuse Marie

se voua tout entière au Seigneur ; vœu sublime dont l'écho fera battre tant de cœurs et sera pour tant d'âmes le cri sacré de la victoire et de l'amour.

LE REPENTIR.



Il y avait un homme pauvre, si pauvre qu'il n'avait pas de quoi à retirer son huitième enfant qui allait naître, ni de quoi donner à manger aux sept autres.

Un jour il sortit de sa maison, parce que le cœur lui fendait à les entendre pleurer et lui demander du pain.

Il se mit à marcher sans savoir où il allait, et, après avoir marché tout le jour, il se trouva, vers le soir, à l'entrée d'une caverne de voleurs.

Le capitaine de la bande s'avança à sa rencontre et lui demanda ce qu'il voulait.

—Seigneur, répondit le pauvre homme en se jetant à genoux, je suis un malheureux qui ne fait du mal à personne ; j'ai quitté ma maison pour ne pas entendre mes pauvres enfants me demander du pain que je ne puis leur donner.

Le capitaine eut pitié de ce pauvre homme, le fit manger, lui donna une bourse pleine d'argent et un cheval, et lui dit qu'il serait le parrain de son dernier enfant.

Notre homme reprit le chemin de la maison ; il volait plutôt qu'il marchait et la joie débordait de son cœur.

L'enfant était déjà au monde lorsqu'il arriva. Il remit à sa femme l'argent qu'il apportait, retourna immédiatement à la caverne et dit au chef de la bande, ce qui venait d'arriver. Celui-ci répondit qu'il serait, cette nuit là même, à l'église, et qu'il accomplirait sa promesse.

Ainsi fit-il. Il tint l'enfant sur les fonds du baptême, dans l'abbaye de Longpont et lui fit cadeau d'une bourse pleine d'or.

Peu de temps après, l'enfant mourut et s'en alla au ciel. Saint-Pierre, qui était à la porte, lui dit d'entrer ; mais l'enfant répondit :

—Je n'entre pas, si mon parrain n'entre pas avec moi.

—Et qui est ton parrain ? demanda le saint.

—Un capitaine de brigands, répondit l'enfant.

—Eh bien ! mon fils, reprit le saint, mon cher innocent, tu peux entrer, toi, mais non pas ton parrain.

La vierge vint à passer par là, et le voyant si affligé, elle lui dit :

—Pourquoi n'entres-tu pas, mon ange ?

L'enfant répondit qu'il ne voulait pas entrer si son parrain n'entrait pas, et Saint Pierre dit à la Vierge ce qu'était le parrain de l'enfant, et comme quoi c'était chose impossible qu'il entrât dans la demeure des justes.

L'enfant se mit alors à genoux, joignit ses petites mains et pleura tant, que la Vierge, qui est la Mère de miséricorde, eut compassion de sa douleur. Elle s'éloigna, revint peu après avec une coupe d'or à la main.

—Tiens, dit-elle à l'enfant en la lui remettant, va-t'en chercher ton parrain, et dis-lui qu'il remplisse cette coupe de larmes de contrition, et que s'il la rapporte pleine ainsi, il pourra entrer avec toi au ciel. Prends ces ailes d'argent et vole.

Le bandit dormait sur une roche, le fusil dans une main, le poignard dans l'autre. En s'éveillant, il vit en face de lui, assis sur une touffe de lavande, un bel enfant avec des ailes d'argent qui reluisaient au soleil, et une coupe d'or dans sa petite main. Il se frotta les yeux, croyant rêver ; mais l'enfant lui dit :

—Non, tu ne rêves pas : je suis ton filleul, je viens te chercher pour te conduire au ciel et te rendre le bonheur que tu m'as procuré en me conduisant au baptême du chrétien.

Et il lui raconta ensuite tout ce qui était arrivé.

Le cœur du pécheur s'ouvrit alors comme une grenade, et ses yeux devinrent deux sources de larmes. La douleur qu'il ressentit de ses fautes fut si aiguë, et le regret de les avoir commises si vif et si profond, qu'ils lui traversèrent la poitrine comme deux poignards, et il mourut.

Alors l'enfant, qui avait recueilli ses larmes dans la coupe dor, s'envola avec la coupe et l'âme de son parrain au ciel, où ils entrèrent tous deux.

FERNAND CABALLERO.

Archéologie.

MGR. DE LAVAL.

1er Evêque de Québec.



NOUS reproduisons ce qui suit de la brochure publiée sur la *Translation des Restes de Mgr. de Laval à la Chapelle du Séminaire de Québec*, laquelle contient tous les documents importants et authentiques qui ont rapport aux précieuses dépouilles de Mgr. de Laval.

C'est toujours pour un peuple religieux un devoir bien doux et bien consolant d'honorer la mémoire de ses premiers Pasteurs, au jour où la mort vient couronner leurs travaux et les mettre en possession du céleste héritage que leur ont mérité un dévouement sans bornes et la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

L'histoire a su conserver le souvenir du respect que l'on a témoigné aux restes de Mgr. de Laval, premier évêque de Québec, lors de son décès, qui arriva le 6 mai 1708.

Voici l'inscription qui fut alors placée sur le cercueil :

HIC JACET
D. D. FRANCISCUS DE LAVAL.
PRIMUS QUEBECENSIS EPISCOPUS.
OBIT DIE 6^{ta} MAII.
ANNO SALUTIS MILLESIMO
SEPTINGENTESIMO OCTAVO,
ÆTATIS SUE OCTOGESIMO SECTO,
CONSECRATIONIS QUINQUAGESIMO.
R. I. P.

A la suite de la découverte du cercueil renfermant les ossements de feu Mgr. François de Laval-Montmorency, le 19 septembre 1877, Mgr. l'Archevêque de Québec s'étant rendue sur les lieux pour en constater le fait, Sa Grâce ordonna qu'il en fut dressé un procès verbal.

La glorieuse solennité de la translation des restes, qui eut lieu le 23 mai 1878, restera à jamais gravée dans tous les cœurs.

Il fut résolu également que le corps de Mgr. de Laval serait déposé dans la Chapelle du Séminaire de Québec, où un monument en marbre serait élevé pour en commémorer le souvenir.

Voici l'inscription qu'on y a fait graver :

D. O. M.
HIC JACET,
BEATORUM RESURRECTIONEM EXSPECTANS,
RR. IN CHRISTO PATER DD. FRANCISCUS DE MONTMORENCY
LAVAL, PRIMUS QUEBECENSIS EPISCOPUS :
QUI,
NOBILISSIMA STIRPE ORIUNDUS,
NECNON PRÆCLARIS INGENII DOTIBUS ET ANIMI PRÆSTIUS,
QUUM EI FORTUNATE SPES VITÆ IN GALLIA PRÆFULGERET,
OMNIBUS MUNDANIS SPRETIS HONORIBUS,
DULCISSIMÆ SUÆ PATRIÆ VALEDIXIT,
UT FIDEM ADHUC IN UMBRA MORTIS SEDENTIBUS NUNTIARET,
VOLUNTARIUS EXSUL LONGINQUIS IN HISCE TERRIS :
UBI,
POSTQUAM FUNDAMENTA POSUIT CANADENSIS ECCLESIE
QUE TOT ECCLESIAIUM JUGITER FECUNDA MATER EXISTIT,
ET ENCOLENDÆ JUVENTUTI SEMINARIUM INSTITUIT ET
DOTAVIT ; INNUMERIS INDEFESSUS LABORIBUS,
NEC UNQUAM REPETITIS CALAMITATIBUS IMPAR,
PROPTER HEROICAS VIRTUTES TUM COEIVIS, TUM POSTERIS
EXEMPLAR EXTREMUM DEO REDDIDIT SPIRITUM,
DIE VI MAII, ANNO DOMINI MDCXVIII
ÆTATIS SUÆ OCTOGESIMO SEXTO ;
CUJUS
RELIQUE IN BASILICA QUEBECENSIS PRIMUM RECONDITE,
TANDEM EX IPSIUS VOTO ET PRÆSCRIPTIS,
CUM MIRABILI UTRIQVE CLERI ET POPULI CONCORSU
DIE XXIII MAII ANNO DOMINI MDCCCLXXVIII,
IN HOCCE SEMINARIO QUEBECENSIS SACRARIUM,
PIISSIMORUM CURA FILIORUM,
TRANSLATÆ SUNT.
R. I. P.

LE MONUMENT DE CHAMPLAIN.

1er Gouverneur de Québec.

Le monument que le conseil général de la Charente Inférieure a fait élever à Brouage, à la mémoire de Champlain, le fondateur de Québec, vient d'être terminé.

Ce monument se compose d'une colonne surmontée du globe terrestre, autour de la colonne sont sculptés des trophées maritimes, reliés par de petits canons et une couronne d'immortelles.

Au-dessus on a gravé l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE
SAMUEL CHAMPLAIN.

Le Conseil Général de Charente Inférieure.

Le côté du piédestal faisant face à la rue est recouvert d'une plaque en marbre blanc sur laquelle sont gravés en lettres d'or ces quelques mots :

SÁMUEL CHAMPLAIN.

Né à Brouage vers 1570.

FONDATEUR DE QUÉBEC, (1608).

Relations de Voyages (1632).

Mort en 1635.

Le monument, faisant face à la place de Brouage, et à côté de l'église, est entouré d'une grille très simple.

Maximes et Pensées.

Quand l'adversité ne servirait qu'à vous faire distinguer les faux amis des véritables, elle aurait déjà son côté utile.

Quiconque à vingt ans ne sait rien, ne travaillera pas à trente, n'aura rien acquis à quarante, ne fera et ne saura jamais rien.

A vingt ans on ne compte pas les années, à soixante on compte les jours.

On n'est pas digne de plaire à ses amis, lorsqu'on ne s'expose pas à leur déplaire en faisant son devoir.

Avant de t'inquiéter de l'avenir, pense à rendre grâce à Dieu du passé.

Qu'il est doux, qu'il est beau de louer le Seigneur dans son temple, de le célébrer en chœur avec nos frères ! Comment ne pas estimer, ne pas aimer, ne pas secourir l'homme à côté duquel on a prié ?

Les Anglais n'ont jamais voulu rassembler leurs lois en codes pour ne pas sacrifier le vieux fonds des libertés germaniques et chrétiennes. Leur code est l'ensemble des bonnes coutumes, incessamment complétées et corrigées par la jurisprudence.

Variétés.

LES DEUX VISIONS.

I



Où ! ce jour-là, qu'il était pur et resplendissant le ciel de la belle Italie!

Le regard de l'homme n'apercevait pas le moindre petit nuage blanc errant et perdu dans l'immensité, comme une voile sur l'Océan.

Quel tableau sublime ! un horizon étendu, baigné d'une lumière céleste, et qui là-bas, loin, bien loin, semblait se confondre avec les ondes de la mer !

La brise du soir agitait à peine les feuilles des orangers du rivage, et l'on ne distinguait presque pas le doux murmure de la vague tranquille qui venait mourir sur la plage.

Silence majestueux, atmosphère humide et embaumée, harmonie des cieux et des mers, dont la magique influence donnait des ailes légères à l'âme qui s'envole dans je ne sais quelles régions inconnues, en remontant au delà des horizons qui l'entourent !

A la fenêtre d'une de ces villas enchanteresses que les nobles patriciens de Rome construisaient sur le penchant des collines ou sur les bords riants des ruisseaux, étaient assis un homme et une femme.

—Ma mère, murmura le jeune homme, voyez le calme de cette mer et la pureté de ce ciel !

—Oui, mon fils, c'est un bien beau jour ! Néanmoins, hier de gros nuages noirs couvraient l'horizon de ce ciel, et des vagues courroucées venaient se briser contre le rivage, du fond de cette mer si tranquille. Mais le soleil de Dieu a dissipé les nuages amoncelés, et le calme a succédé à la tempête. Hélas ! le cœur de ta mère, mon fils, a souffert aussi la rigueur de la tourmente, mais pour lui enfin a brillé la sérénité !

Cette femme s'appelait Monique, et cet homme Augustin.

La sainte mère fixait sur le front purifié de son fils un regard si heureux et

si tendre, qu'il révélait clairement les douces joies d'une double maternité.

Ensuite, la tête reposée sur le cœur de sa mère, Augustin commença à parler du ciel. Sa foi récente donnait à son génie des paroles de feu pour exprimer dans sa contemplation le bonheur des élus. Jamais les idées sublimes de Platon n'avaient imprimé dans son âme tant d'élévation, ni revêtu son langage de tant de poésie ardente. Ses paroles étaient l'écho d'une âme embrasée qui, longtemps emprisonnée dans les ténèbres de l'erreur, entre enfin dans une atmosphère rayonnante de lumière, et court à travers les espaces éternels pour lesquels elle a été créée. Son langage était entièrement nouveau, et il s'y exhalait de son jeune cœur des mélodies inconnues et des prières ardentes, comme autour du tabernacle s'exhalent des charbons ardents de l'encensoir, les parfums les plus purs de l'Arabie.

Et Monique l'écoutait comme en extase.

Pauvre mère ! elle avait longtemps gémi et pleuré pour cette âme qui lui était si chère ! Longtemps elle avait offert au pied des autels de son cœur, ses prières et ses larmes, afin que la grâce vint frapper le nouvel enfant prodigue, et le ramener au vrai Dieu dont il s'était éloigné.

Et le Ciel avait enfin accueilli ses prières. Monique ramenait à Carthage son fils converti.

—Rien ne me retient plus ici-bas, mon fils, disait-elle le cœur inondé de joie, et mon âme peut maintenant s'envoler vers les cieux, que tes paroles brûlantes viennent de me dépendre avec tant de bonheur. Là, je t'attendrai. Ne remarques-tu pas combien la terre est petite, contemplée de la hauteur du ciel ? N'entends-tu pas les clameurs qui s'élèvent de la terre et montent dans les airs ? Hélas ! ce sont les hommes qui ne vivent qu'un jour, et qui cependant s'agitent et pleurent sur ce grain de sable où ils voudraient trouver une éternité ! Oh ! qu'elles sont rares les âmes qui s'élèvent et cherchent à respirer dans le ciel cet air pur et vivifiant, qui nous transporte et nous enivre de délices.

Et Monique pressait doucement Augustin sur son cœur, et elle dirigeait ses yeux vers le ciel, et dans ses regards brillait une expression inconnue à la

terre. Leurs visages se transfiguraient comme celui de Jésus sur le Thabor. La terre disparaissait avec ses ombres, et la mer avec ses eaux. La foi, l'espérance et l'amour surnaturel emportaient ces âmes si tendrement unies, à travers ces espaces sans limites, à travers ces horizons d'azur où erraient leurs regards charmés, et peut-être voyaient-elles alors ce que, selon l'apôtre, il n'est pas donné de voir à l'œil de l'homme dans cette sombre région, et entendaient-elles ce que n'a jamais entendu l'oreille humaine.

Cette douce vision de l'éternité laissa empreinte dans l'âme d'Augustin une image si profonde, que lorsque, au déclin de ses jours sur la terre, il racontait cette scène tranquille et enchantée du port d'Ostie, son âme rajeunissait et rappelait à sa mémoire, avec une vive émotion, ces instants délicieux.

Il retrouvait dans ce doux souvenir, comme il l'assure lui-même dans ses œuvres, un repos salutaire pour son âme fatiguée par les rudes labeurs d'un héroïque épiscopat.

" Rien ne récrée tant mon âme dans les tristesses de la terre, disait-il dans une de ses Méditations, que le souvenir du ciel : *Nihil dulcius in terra quam spes eternitatis.* "

II

La nuit était douce et sereine. Le ciel délicieux de la vieille Allemagne était recouvert d'un riche manteau d'étoiles.

Dans un jardin solitaire de la petite ville d'Erfurt, un homme dans la vigueur de l'âge, mais dont le front était ridé par de longues veilles consacrées à l'étude, ou par le remords de tristes souvenirs se promenait sombre et la tête basse.

De temps en temps, il s'arrêtait pour répondre, avec une mordante ironie ou avec une aigreur cruelle, aux questions indiscrettes d'une femme qui se promenait également à ses côtés.

Cet homme s'appelait Luther. Cette femme était Catherine Boré, la religieuse sacrilège, complice des désordres et de l'apostasie de cet homme orgueilleux et impudique.

Quelque coupable que soit le cœur d'un homme, quelque éloigné qu'il se trouve du cœur de son Dieu, il y a des moments dans sa vie où l'aiguillon du

remords le frappe de telle sorte que ses yeux sont sur le point de verser des larmes, et sa poitrine, d'exhaler des soupirs : moments bénis que la bonté divine accorde à la misère du pécheur pour l'aider à sortir du crime. Grâce ineffables, céleste rosée, qui tombent sur l'âme du coupable et l'obligent malgré lui et malgré la dégradation dans laquelle il croupit, à se souvenir de Dieu.

Tantôt c'est une voix dont nous ne méritons pas peut-être d'entendre les accents ; tantôt c'est un écho vague et perdu qui vole dans l'air et vient frapper notre oreille ; quelquefois, c'est une pieuse pratique oubliée, et qui nous rappelle tout un passé d'amour et de prière, d'innocence et de bonheur. D'autres fois, l'arôme d'une fleur, le chant d'un oiseau, le murmure de la brise ou la vue du ciel limpide et transparent, suffisent pour toucher l'âme et lui parler ce langage divin qui ne s'entend jamais mieux que dans certaines occasions solennelles.

Et c'est à une de ces heures précieuses et solennelles que se promenaient dans les tranquilles avenues du jardin d'Erfurt, Luther et Catherine.

Jamais le ciel n'avait scintillé sous l'éclat d'une si grande multitude de brillantes étoiles.

Jamais nuit si belle n'avait invité l'âme aux méditations pures et religieuses.

—Où, murmura Catherine avec tristesse, les yeux pleins de larmes, le ciel est très-beau, mais, hélas ! il ne sera pas pour nous !

A ces paroles, Luther baissa la tête et resta plongé dans un sombre silence.

Un rude combat, une épouvantable lutte se livrait dans cette âme de feu ; les paroles de Catherine venaient de réveiller les remords qui étaient endormis et que refoulait son orgueil.

Et ils continuaient silencieusement leur promenade, lui, blessé, accablé sous le poids de tristes souvenirs, elle, la pauvre femme, regardant toujours le ciel avec ses yeux humides de larmes.

—O mon Dieu ! s'écria Catherine d'une voix mélancolique, où se dirigent ces étoiles qui se détachent du firmament et s'éloignent jusqu'à ce qu'elles disparaissent avec la nuit ?

L'impie fronça le sourcil et ne répondit pas un seul mot.

Mais il se faisait tard, et ils rentrèrent dans la maison.

Sur la table de Luther était la dernière bulle de Léon X. Ses yeux la découvrirent avec une sombre colère, et cet homme, qui, quelques instants auparavant, si délicieusement captivé par le spectacle d'une nuit sereine, méprisa la grâce divine qui avait frappé si fortement à la porte de son âme dans cette nuit solennelle, s'asseyant à sa table, se mit à écrire, à la pâle lueur d'une lampe fumeuse, deux ou trois pages de ces libelles infâmes, pétris de haine et de fiel, qui allaient semer dans les villes d'Allemagne la discorde, le meurtre et l'incendie.

Luther était perdu. L'étoile qui descend à la région terrestre ne remonte plus vers les célestes hauteurs.

Et combien sont fréquentes dans le monde des âmes ces deux visions du ciel, celle de saint Augustin et celle de Luther ! S'il y a des hommes qui le contemplant avec un amour sublime, en y plaçant l'objet de leurs espérances, il y en a aussi qui le regardent avec douleur et y trouvent le sujet de leurs blasphèmes.

Un éminent artiste a immortalisé la vision du fils de Monique, la vision des âmes pures. Mais quelle pinceau nous peindra celle de Luther, celle des âmes perdues ? Qui pourra peindre dans ses yeux l'expression de tourment et de rage que Milton donne à Satan quand, précipité du ciel, il lance contre le trône de l'Éternel le dernier cri de malédiction et de guerre.

L'abbé TH. BLANC.

Concours Littéraire.

L'Institut canadien de Québec désire rappeler au public que le délai fixé pour recevoir les travaux des personnes qui se proposent de prendre part au deuxième concours littéraire de cette institution expire le premier septembre prochain.

Règlement concernant le Concours d'Éloquence française établi par l'Institut Canadien de Québec.

ARTICLE I.—L'Institut Canadien de Québec, grâce à la générosité de l'un de ses membres, ouvre un deuxième concours d'Éloquence française auquel sont appelés tous les Canadiens.

ART. II.—Chaque concurrent devra adresser, le ou avant le premier septembre

prochain, deux plis cachetés au secrétaire-archiviste de l'Institut Canadien : le premier, contenant son travail et une épigraphe ; le second, la déclaration signée que l'ouvrage est inédit, avec la reproduction de l'épigraphe susdite suivie du nom de l'auteur et de l'indication de sa demeure.

ART. III.—Les juges de l'ouvrage seront : l'Hon. H. G. Joly, le Dr. Hubert LaRue et Simeon Lesage, écrivains ; ils décideront d'après le mérite absolu.

ART. IV.—Les lauréats seront proclamés en séance solennelle de l'Institut, et recevront, à la discrétion du Jury, soit un seul prix de cent piastres, soit un premier prix de soixante-quinze piastres, et un deuxième prix de vingt-cinq piastres.

ART. V.—Nul n'est exclu du concours, si ce n'est celui qui, d'une manière ou d'une autre, se fera connaître comme concurrent, avant la proclamation du lauréat.

ART. VI.—Le sujet du concours sera : Éloge de l'Agriculture. Ce qu'est l'art agricole en Canada. Les moyens de l'y faire progresser.

Par ordre.

ACHILLE LARUE,
Sec.-Archiviste.

AVIS IMPORTANT.

Après avoir mûrement examiné la proposition qui nous est faite depuis plusieurs mois, de la part d'un très grand nombre de nos lecteurs, de ne publier le *Foyer Domestique* que mensuellement, comme durant les années 1876 et 1877, nous croyons devoir informer nos abonnés que nous allons de suite reprendre ce mode de publication.

A partir du 1er août, le *Foyer Domestique* sera publié par cahier de 48 pages, chaque mois, avec Musique.

A part les travaux déjà en voie de publication et ceux que nous avons annoncé comme devant paraître, nous commencerons une nouvelle série en publiant le récit émouvant et plein de charme de la **Fille du Brigand**, de M. Eugène l'ECUYER, récit qui eût autrefois un très grand succès.

Les **Forestiers et Voyageurs**, de M. J. C. TACHÉ, sauront également intéresser nos lecteurs. Il en sera de même de l'intéressante Étude littéraire

et historique de l'hon. M. CHAUVEAU sur **M. de Latour**, *Chanoine de l'Ancien Chapitre* de Québec. Cette Étude, comme nos lecteurs l'ont déjà remarqué, doit jeter du jour sur une époque très-intéressante de l'histoire ecclésiastique du Canada et sur les travaux d'un homme fort distingué.

Dans les livraisons suivantes viendront tour à tour d'autres travaux littéraires, tels que la **Fille du Juif Errant**, de Paul FÉVAL, les **Fiancés**, de A. MANZONI, traduction nouvelle par Max. DESNOYERS, et **Petit Jacques**, de Chas. DESLYS. Puis, enfin, le **Loup Blanc**, de Paul FÉVAL, et l'**Enfant Maudit**, de Raoul de NAVARY.

Le roman historique du *Loup blanc*,—dit un bibliophile,—est d'une supériorité incontestable, et le plus grand éloge que nous puissions en faire c'est de dire que GEORGES, le pauvre petit être abandonné, celui qui devient le héros de cette touchante histoire est le type le plus beau, le caractère le plus noble, le cœur le plus pur qu'un écrivain puisse jamais présenter au public pour que son héros devienne, dès les premières pages, l'objet des plus vives sympathies des lecteurs, qui tous seront émus jusqu'aux larmes au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées avec beaucoup de naturel et de sentiment dans cet admirable ouvrage. A côté de Georges apparaît, avec un relief saisissant, la noble figure du seigneur Nicholas Tremblay de la Tremblays; c'est un type d'une énergie et d'une originalité extraordinaire: volonté de fer, caractère inoubliable, il restera gravé dans la mémoire comme une création grandiose.

L'action, très colorée, très mouvementée, se déroule au milieu d'une des époques les plus dramatiques de l'histoire nationale de la France. Mais bientôt l'histoire à son tour fait place à la fantaisie et l'auteur nous entraîne à la suite de ses héros dans un tourbillon d'événements etourdissants, racontés avec une verve et une bonne humeur bien faite pour séduire et charmer le lecteur. Le *Loup Blanc*, de Paul Féval, restera comme le plus beau, le plus dramatique et le plus sentimental roman honnête qui soit sorti de la plume féconde de l'illustre romancier catholique.

L'**Enfant Maudit**, de Raoul de Navary, cet auteur privilégié et populaire, dont chaque œuvre se traduit par un succès, est l'une des plus belles inspirations de son cœur. Ce drame palpitant-laisse loin derrière lui, par certains

côtés les livres émouvants qui ont été publiés en feuilleton par divers journaux du Canada, et qui ont pour titres les *Parias de Paris*, les *Drames de la Misère* et les *Héritiers de Judas*.

En face de cette transformation que nous allons faire subir au *Foyer Domestique*, pour le rendre plus attrayant et plus intéressant à la généralité de nos lecteurs et du public lettré, nous invitons chaleureusement tous nos abonnés à redoubler d'efforts pour faire connaître à leurs amis ce changement, afin de répandre davantage la circulation de cette publication au sein de toutes les familles.

Les abonnements datent du 1er janvier, chaque année; cependant il sera libre aux nouveaux abonnés de commencer à toute autre époque qu'il leur plaira de choisir. Le prix de l'abonnement est de \$2.00 par année, payable d'avance ou \$3.00 dans le cours de l'année.

MM. les Agents.

Répondant à notre appel, lors de l'apparition du *Foyer Domestique*, au mois d'avril 1876, la plupart des Maîtres de Poste se constituèrent les protecteurs de notre entreprise et acceptèrent la charge d'Agent.

Nous venons aujourd'hui leur adresser bien cordialement nos vifs remerciements pour les services signalés qu'ils nous ont rendus, et leur dire qu'en face des changements qui vont s'opérer, nous croyons devoir les dispenser de ce trouble pour l'avenir.

Ainsi, à commencer du 1er août prochain, il n'y aura plus d'agents locaux, si ce n'est pour les villes de Montréal, Trois-Rivières, Québec, Sherbrooke, St. Hyacinthe, St. Jean, Sorel, Lévis et Rimouski, et quelques autres centres dont les noms se trouvent mentionnés dans la Liste publiée dans la 3e page du *Couvert*.

La correspondance entre les Abonnés et l'Administration du *Foyer Domestique* devra donc se faire directement, là où il n'y a point d'Agents.

Nous prions chacun des Ex-Agents de vouloir régler immédiatement avec l'Administration, afin de clore les comptes ouverts jusqu'à la date du 1er Août.

Bulletin des Annonces.

Agents du **FOYER DOMESTIQUE** pour les Villes.

TREUIL.—M. IGNACE ST. AMOUR, 19 Rue St. Charles Barromé

QUÉBEC.—Mr. J. O. FILTEAU, Coin des rues Artillerie et St. Michel; Quartier Montcalm.

TROIS-RIVIÈRES.—Mr. EPH. DUFRESNE, Avocat.

RIMOUSKI.—Mr. ALPHONSE COUILLARD.

LÉVIS.—Mr. ELZÉAR BÉDARD, Marchand.

SHERBROOKE.—Mr. L. N. CHARTIER.

ST. HYACINTHE.—Mr. J. DE LA BROQUERIE-TACHÉ.

SOREL.—Mr. J. O. WEILBRENNER, Jr.

ST. JEAN.—Mr. JEAN BOURGUIGNON.

HULL.—Mr. S. DUNONTIER.

LONGUEIL.—Mr. F. X. VALADE, Notaire.

ARTHABASKAVILLE.—Mr. AIMÉ DION.

NOUVEAU MAGASIN

DE

Lampes, Vaisselle, Verrerie, Pendule,

HUILE DE CHARBON, Etc.

No. 121 Rue Rideau

SUIVANT L'ENSEIGNE DU TEA POT.

Le Soussigné, J. A. CHEVRIER, s'étant retiré de la Société Leavens, Parson & Chevrier, se propose d'ouvrir un magasin à l'endroit ci-haut mentionné, au premier Mai prochain.

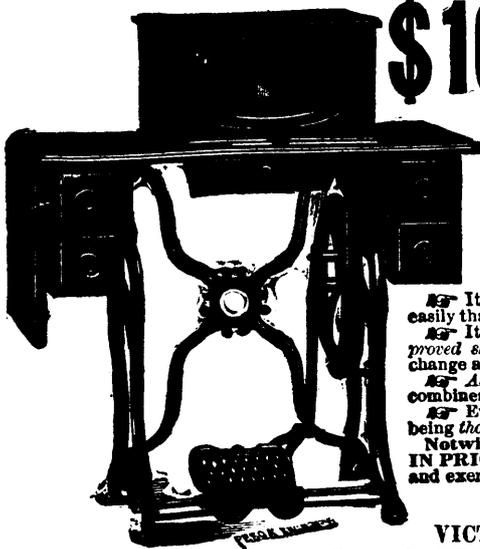
On trouvera toujours à ce magasin un assortiment complet de Lampes, Vaisselle, Verrerie, et d'Huile de Charbon, canadienne et américaine, de première qualité.

Il invite tout le monde en général, surtout le clergé, les couvents et les collèges à lui faire une visite avant d'aller ailleurs.

Il promet à tous pleine et entière satisfaction tant qu'à la qualité et le prix des marchandises.

J. A. CHEVRIER,

121 Rue Rideau.



\$10. SAVED!

Buy the **IMPROVED**

VICTOR

Sewing Machine.

It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.

It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.

All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.

Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the **GREAT REDUCTION IN PRICES** we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch Office, 331 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

Alexandre Caron,
AGENT D'ASSURANCE
Contre le Feu, les Accidents et sur la Vie.

Se charge de la collection des comptes, ventes de terres, etc., à des taux

TRÈS MODÉRÉS.

S'adresser au Bureau de Poste de la Rivière du Loup (en Haut), Province de Québec.

Ed. PHILBERT,

AVOCAT.

Prend toutes poursuites et défenses, Civiles ou Criminelles.

Bureau : 114, Québec, rue St. Pierre,

Bureau de Jacques Auger, Syndic Officiel.

DOMICILE : No. 10, Rue des Commissaires, St. Roch, Québec.

HEURES DE BUREAU : De 9 A.M. à 5 P.M.

EN VENTE.

—
LE

FOYER DOMESTIQUE,

Pour les années 1876 et 1877.

PRIX.—\$2.00 pour chaque année.



FACTUMS,

PAMPHLETS

et autres Impressions dans les deux langues, exécutées sous le plus court délai et à prix modérés, aux ateliers du Foyer Domestique.



Bulletin des Annonces.

Le PORTRAIT de Mgr. CONROY,

Délégué Apostolique en Amérique, est en vente aux Bureaux du *Foyer Domestique*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

EN VOIE DE PUBLICATION.

HISTOIRE DES PRINCIPALES INSTITUTIONS CHARITABLES DU CANADA,

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours

Cet Ouvrage, dont la 1^{ère} Livraison vient de paraître, devra former Cinq Volumes, illustrés de *Portraits, Gravures, Plans, etc.*, et sera publié en VINGT LIVRAISONS de 150 pages chacune, à raison de \$1 par chaque Livraison, les frais de poste compris. Quatre Livraisons formeront un volume d'environ 600 pages.

La 1^{ère} Livraison est maintenant en vente. On prie les personnes désireuses d'encourager cet Ouvrage à acheter de suite cette 1^{ère} Livraison, car le tirage, à l'avenir, sera proportionné au chiffre des Souscripteurs acquis par la vente du Cahier actuellement en vente.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,

Bureaux du *Foyer Domestique*, Ottawa.

NEUVIÈME ANNÉE.

LA GAZETTE DES FAMILLES, PARAISSANT LES 1^{er} et 15 du Mois. \$1 par an.

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Cette REVUE, spécialement destinée aux Familles, paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par Cahier de DOUZE pages, double colonne, (outre le *Couvert* destiné aux Annonces) formant à la fin de l'année un magnifique volume de près de 300 pages de matières choisies et propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—Canada.....\$1.00 par année, payable d'avance.
Etats-Unis..... 1.10 do do
Europe.....1.50 do do

On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Nous sommes en mesure de fournir aux nouveaux abonnés tous les numéros parus durant l'année de 1877, à raison de \$1

Imp. du "Foyer Domestique"

On exécute à cette Imprimerie toutes sortes d'impressions de luxe et de goût, avec promptitude et à bas prix.